

Guerre de la Vendée Militaire

Du

Bocage BRESSUIRAIS (1792) à SAVENAY(1794)

(Début de la Guerre de Vendée à Bressuire en 1792)

Auteur : Jean-Henry BOUFFARD

Sous-Préfecture du Nord des Deux-Sèvres, Bressuire est la Capitale historique et commerciale du Bocage Bressuirais.

Bien que faisant partie du Département des Deux-Sèvres, notre région est essentiellement vendéenne.

C'est du Bocage que partit, en 1792, le premier soulèvement des pays d'Ouest; il fournit, aux armées vendéennes, ses chefs les plus prestigieux : le Généralissime Henri de La Rochejaquelein et Lescure "Le Saint du Poitou".

La Ville de Bressuire est un Centre Commercial dont la réputation déborde largement les limites départementales. Ses Foires sont les secondes de France, elles alimentent un Centre d'Abattage ainsi que des Entrepôts Frigorifiques extrêmement actifs.

Les Foires de Bressuire " qui sont parmi les plus importantes et les plus suivies au point de vue national ", occupent une place prépondérante dans la vie économique de la région.

Elles sont très anciennes. Voyez plutôt :

En 1445, une Ordonnance est rendue par Hugues de Couzay, Sénéchal de Bressuire, pour réglementer la police des Foires et Marchés. Les principaux articles de cet Arrêté sont encore en vigueur.

En 1773, les Foires et Marchés sont fréquentés " par une foule énorme qui se rend à Bressuire pour le commerce des bestiaux, qui est et sera toujours, de plus en plus, la vraie richesse du Pays." (Affiches du Poitou).

En 1800, la Municipalité œuvre pour rétablir Foires et Marchés. La Ville, complètement détruite par les Colonnes Infernales (1794), ne compte plus que 630 habitants.

En 1823, une Ordonnance du Roi Charles X établit officiellement 12 Foires annuelles, qui se tiennent le 2º Jeudi de chaque Mois.

Le 10 Septembre 1854, au milieu d'une assistance considérable, accourue des quatre coins du Bocage, Bressuire organise une Fête Agricole, d'une ampleur inouïe pour l'époque, dont le souvenir subsiste encore.

En 1865, un Arrêté Préfectoral autorise la création des Foires de Quinzaine.



Le Médaillon du Souvenir Vendéen a été donné à ma Mère en 1935, lors de la célébration de la Mort de M. De La Rochejaquelein, elle avait 11 ans.

PREFACE

Ces « Irréductibles Bocains », que les Romains n'ont put réduire au silence et dix-neuf siècles après lors des guerres de Vendée la même chose se reproduisit.

Les Bocains n'avaient qu'un seul but dans leur combat, qui est maintenant sur le Fronton des Mairies « La Liberté » et « l'Egalité ».

Ce combat et cette résistance pose la question « ont-ils eux raison » et surtout ces massacres, ces sacrifices de la défense de cette Liberté et cette Egalité ont-ils une valeur de nos jours ?????

Ce livre retrace dans sa première partie les massacres qui ont eu lieux principalement dans le Bocage Poitevin. Avant la création des Départements la Vendée et les Deux-Sèvres n'étaient qu'une seule et même terre. Niort et Bressuire aurait du, par le découpage, se retrouvés en Vendée ; mais Fontenay le Comte étant la capitale du Bas Poitou il en été décidé autrement. Nous pouvons aussi nous poser la question de ce découpage qui ne tient absolument pas compte de l'histoire de France, qui ne tient pas compte du de nos provinces (le Maine, l'Anjou, le Poitou, la Bretagne, la Guyenne, la Gascogne) qui ont toutes marquées l'histoire de France. Mais les raisons politiques en ont décidé autrement, le respect des territoires Provinciaux avec leurs gloires et leurs défaites font partie des archives de notre passé, de ce qui a créé la France Républicaine.

Certains passages sont très violent, mais je suis obligé de rester dans la vérité historique des faits et non de romancer où de déguiser la vérité si dure soit-elle.

Nous verrons également dans quelles conditions les trois couleurs de la République ont été adoptée, dans des conditions qu'il est très difficile de penser et pourtant c'est une vérité historique.

Sans sa deuxième partie ce sera aussi les exécutions qui ont eu lieux dans la Marine souvent ignoré par manque peut-être d'intérêt pour la mer. Comme la France était beaucoup plus rurale, paysanne que maritime certains actes n'ont pas eu le même impact que sur « terre »

Malgré les nombreux tirages, qui s'échelonnent de 1840 à 1865, l'histoire de la Vendée militaire est devenue si rare, que mêmes les exemplaires des premières éditions font primes.

Des fanions de diverses couleurs marquent, çà et là, tantôt dans les bois, tantôt dans les villes, la position respectives des camps Vendéens et Républicains. La marche de la Grande Armée depuis Bressuire jusqu'au passage de la Loire, puis, hélas, jusqu'à Granville.

Pour faire un historique spécifique aux Sables d'Olonnes, je rajouterais un historique de la « Bataille Navale des Sables d'Olonne.

CHAPITRE I

Le 4 août 1771, les milices furent rappelées sous le nom de troupes provinciales, qui prirent rang dans l'infanterie de l'armée, après les régiments créés sous Louis XIV. Les troupes provinciales formèrent alors douze régiments de grenadiers royaux et quarante sept régiments provinciaux. Ce dernier fut bientôt porté à cinquante.

Petit historique militaire sur la liberté et du régiment du Gâtinais : Le 18 février 1772, les vingt-trois régiments appelés à la garde des pays d'Outre-mer, rentrèrent au service ordinaire, et furent remplacés, dans ce service, par huit régiments spéciaux de deux bataillons chacun. En même temps, on créa un corps royal d'infanterie de marine pour le service des ports et la garnison des vaisseaux. Ce corps comptait aussi huit régiments, qui furent réunis en un seul le 26 décembre 1774.

Pendant la guerre d'Amérique, notre vieille infanterie jette les derniers rayons de son antique renommée. A qui, après Dieu, l'Union Américaine dut-elle sa liberté ? Aux soldats Français. Le 14 octobre 1781, au moment de l'attaque décisive contre les redoutes de Yorktown, le Marquis de Rochambeau avait été Colonel. Celui-ci s'adresse à ses anciens soldats et leur dit « Enfants, montrez-nous que Gâtinais et Auvergne, c'est tout un ». Les grenadiers et chasseurs de Gâtinais ainsi que ceux du Royal-Deux-Ponts courent aussitôt aux redoutes, aux cris mille fois répétés de « Vive le Roy ».

Après Dieu le Roy, dont l'écusson flamboie à l'angle supérieur, ayant pour pendant une panoplie, armes improvisées des paysans contre ceux qui s'avançaient comme ennemi de la religion éternelle et de la monarchie séculaire. Au centre de la bordure semée de croix, de canons et de fleurs de lys, les silhouettes qui quatre principaux chefs de l'insurrection : Cathelineau, Cadoudal, La Roche-Jacquelin et Bonchamps.

L'histoire des guerres que soutinrent contre la révolution Française les provinces d'Anjou, de Poitou, de Bretagne, du Maine et de Basse-Normandie. La Vendée militaire était une espèce de champs clos où les opinions se donnaient rendez-vous, où elles combattaient toujours à armes inégales, car la révolution, dont personne ne songeait à exhumer les actes authentiques ou les documents secrets, se drapait dans un patriotisme. On est vrai parce qu'on sait avoir à redouter que des critiques à peu près consciencieuses, parce que chacun, las des mensonges politiques sur lesquels il a vécu, essaye de se faire une arme des on impartialité.

Pour parler avec dignité de ce peuple à part dans les annales du monde civilisé ; pour faire apprécier dans leur ensemble et dans leurs détails les causes qui les poussèrent à s'insurger. Tout ce que les paysans tentèrent en faveur de la société menacée et de toutes les monarchies mises en péril.

Au 1^{er} janvier 1789, lorsque la Révolution allait éclater, l'infanterie régulière se composait de deux régiments des gardes, de cent deux régiments d'infanterie de ligne, de douze bataillons de chasseurs à pied, de huit régiments d'artillerie et de sept régiments d'infanterie des colonies, présentant un total de deux cent cinquante-huit bataillons, auxquels il faut ajouter cent six bataillons de troupes provinciales.

L'habillement de l'infanterie, en 1789, comprenait un habit à la Française, une veste, un gilet et une culotte. Les revers de l'habit étaient agrafés jusqu'au tiers de leur longueur, garnis de sept petits boutons, trois gros au-dessous du côté droit, pattes de poches figurées par des passepoils de la couleur tranchante garnis de trois boutons ; parements coupés à quatre pouces de long, fermés par quatre petits boutons ; parements, revers et pattes de poches détachées par un passepoil de la couleur tranchante. Epaulettes de drap lisérées ; les grenadiers les portaient rouges doublées de blanc, les chasseurs vertes. Les fusiliers avaient une fleur de Lys à la couleur tranchante aux retroussis, les grenadiers une grenade, les chasseurs un cor de chasse.

Chapeau bordé d'un galon noir avec un petit bouton. Les grenadiers portaient au-dessus une houppe ronde de laine rouge, appelé **pompon** (que l'on retrouve dans la Marine actuelle) ; les chasseurs une houppe verte.

Toutes les troupes avaient la longue guêtre noire en hiver, blanche en été. Les grenadiers et les chasseurs avaient le sabre court, à poignée de cuivre, porté en baudrier sur le côté gauche, avec dragonnes rouges ou vertes. La baïonnette était portée dans un fourreau adapté à droite sur le baudrier de la giberne. Les tambours étaient toujours habillés à la livrée du Roy ou des colonels propriétaires.

Les gardes Françaises portaient l'habit bleu de Roy, doublé d'écarlate, sans revers, boutonnières garnies d'un large galon blanc, veste et culottes blanches, boutons blanc. Les grenadiers portaient le bonnet à poil à plaque avec les armes royales, la fourragère blanche et le plumet rouge.

Lorsque la Révolution qui était inévitable, parce que son principe était juste, ramena sur la France l'ouragan des coalitions, qui s'élança à la frontière, sans regarder ce qui se passait en arrière, qui ouvrit ses rangs aux premiers volontaires, qui n'avaient à opposer à la savante tactique des élèves du grand Frédérique II, que leur courage et leur enthousiasme? Qui leur apprit à se servir de l'invincible baïonnette? Qui leur montra le chemin de la victoire? Qui leur enseigna les véritables vertus militaires, l'abnégation, la patience, l'obéissance, dans un temps où toutes ces choses étaient si difficiles et si rares? Qui fournit des cadres parfaits aux héroïques demi-brigades de la République, aux immortels régiments de l'Empire. A toutes ces questions, il y a une réponse : la vieille infanterie française.

Fidèles jusqu'à leur dernière heure à la noble devise des guerriers de France : Honneur et Patrie (ce sens des valeurs des armées républicaines se retrouvent sur les frontons des navires de guerre, avant et arrière, « Honneur » « Patrie » « Valeur » « Discipline ».

Origine du Drapeau Français: Les vainqueurs de La Bastille avaient comme signe distinctif un nœud de rubans rouges et bleus, couleurs de la ville de Paris. Quelques temps après La Fayette voulant donner un nouveau drapeau aux gardes nationales, afin de remplacer les premiers étendards, qui avaient été composés d'après ceux des Gardes Françaises, imagina de joindre aux couleurs rouge et bleu de Paris, le blanc qui était l'insigne du commandement du Roy. « Prenez ce drapeau tricolore, dit La Fayette à ses troupes, il fera le tour du monde ».

Les Vendéens n'avaient ni le temps ni peut-être la volonté d'écrire. Ils laissaient aux Républicains le soin d'enregistrer leurs combats. Les Républicains, à de rares exceptions près, le firent avec une partialité tout à fait digne des haines de guerre civile. Ils arrangeaient les faits, pallièrent leurs défaites, grossirent leurs victoires ; mais cependant ils surent préciser les dates et indiquer d'une manière logique la marche des armées belligérantes. Les manuscrits rédigés à Londres en 1796, par M. de **Beauvais**, qui, après être sorti du Bocage, où il avait combattu, consacrait ses heures d'exil à réfuter **Turreau**, le Général des colonnes incendiaires. Aussi les notes qu'écrivit le Général **Soyer** sur les marges même de l'histoire de la Vendée par **Alphonse Beauchamps**.

Chez les paysans il y eut sacrifice et abnégation, car, en s'improvisant Républicains, ils pouvaient s'enrichir par la vente des biens Nationaux. Lorsque les Vendéens se précipitèrent à main armée contre la révolution, lorsqu'ils prirent sous la sauvegarde de leur honneur le patrimoine et la vie des aristocrates, ils donnèrent aux générations futures le plus admirable modèle de probité et de discernement.

La France vient d'entrer en l'année 1793 et la révolution triomphe de la monarchie. Cette révolution qui s'inspire de toutes les haines ainsi que de toutes les passions. On brûlait les châteaux pour acquérir plus tard le droit de faire descendre le feu sur les chaumières.

On déclarait la guerre à la propriété.

Les Français alors ne savaient pas si tant de décevantes innovations les entraînaient. Ils laissaient conduire, parce qu'on leur disait qu'en détruisant les féodales murailles de La Bastille, ils avaient à tout jamais écrasé sous leurs pieds la tyrannie qui pouvait leur ouvrir les portes ; parce qu'un besoin, une fièvre de changement s'était fait sentir.

S'il est aujourd'hui une vérité démontrée à tout homme sérieux, une vérité qu'il faut cependant encore redire pour condamner en silence les préjugés mis dans la circulation révolutionnaire, c'est évidemment celle-ci. Ce ne sont pas les prêtres, ce ne sont pas les nobles, qui ont fait la Vendée ce quelle a été. La Vendée est devenue militaire sans eux, elle les a entraînés sur ses glorieuses traces. Ils l'ont courageusement suivie. Voilà toute la part qui leur revient dans cette grande idée d'insurrection provinciale contre un pouvoir qui centralisait tout, et qui, afin de protéger la plus monstrueuse des tyrannies, se faisait un rempart d'une impossible liberté, d'une égalité plus impossible encore.

Le Général **Dumouniez**, dans une lettre datée de Fontenay le comte, le 2 septembre 1791, disait aux administrateurs de la Loire-Inférieure :

« il me semble, par le compte que me rend M. de **Pierre-Levée**, commandant l'escadron du 16ème régiment de dragons, qui est à Ancenis, que vous avez été obligé d'envoyer un détachement à Guérande ; je souhaite que vous n'ayez pas, de la part des prêtres réfractaires les mêmes embarras qu'ils nous donnent dans la Vendée et les Deux-Sèvres. Le district de Châtillon, surtout, est infecté de fanatiques, et je m'y rends demain avec MM. Les commissaires civils. Le grands foyer est à Saint Laurent, ou il y a une communauté de missionnaires qui ont empoisonné tous les environs avec catéchisme que le ministère public va poursuivre.

Le 1^{er} février 1972, le directoire de Maine-et-Loire séant à Angers, se sont autorisé, toujours au nom de la liberté et de l'égalité, à prendre l'arrêté dont il est utile de citer quelques articles :

- « Les prêtres non assermentés seront tenus de se rendre, dans la huitaine, au chef lieu du département et d'y fixer leur demeure »
- « Les prêtres non assermenté se rendront tous les jours, à dix heures du matin, dans l'endroit qui sera désigné pour entendre l'appel nominal qui sera fait, et justifier qu'ils se conforment au présent arrêté »
- « Ils ne pourront s'éloigner au-delà d'une demi-lieue de la ville, à peine d'être ramenés par la force publique »
- « Les prêtres non assermentés qui, dans la huitaine, ne se seront pas rendus au chef lieu de département, y seront conduits par les ordres de la municipalité du lieu qu'ils habitent, et déposés à la main du petit séminaire, ainsi que ceux qui manqueront à deux appels consécutifs »
- « Les municipalités qui n'auront pas exécuté le présent arrêté vis-à-vis les prêtres non assermentés habitant leur territoire seront personnellement responsables des suites qui résulteront de leur négligence ».

Le clergé des provinces de l'Ouest souffrait ces présentations sans se plaindre, le clergé émigra en partie. Le reste se cacha dans le Bocage avec de minutieuses précautions, plutôt prises dans l'intérêt de la paix publique que de celui de sa conservation personnelle.

Le 12 mars 1791, quand le vase déborda, quand la Vendée conçut spontanément la grande pensée de repousser la violence par la violence, les prêtres sanctifièrent un mouvement qu'ils n'avaient pas excité.

Le 21 janvier 1793 tua le Roi, mais l'assemblée constituante et la législative avaient tué la Monarchie.

Pourtant, au milieu de toutes ces catastrophes, lorsque l'étranger assiégeait ses frontières, apportant un douteux appui au trône croulant des Bourbons, lorsque la France ne s'était pas encore émue de cette brûlante passion de liberté qui va la pousser presque nue, presque sans armes, devant les canons des puissances coalisées, et lui faire cacher sous sa gloire militaire l'approbe de ses guillotines, pourtant alors la Vendée, qui aurait pu si admirablement commencer les hostilités, laissa passer toutes ces tempêtes dont elle ne sentait point frappée.

On avait exilé ses prêtres ; on déportait au temple sa famille royale ; on massacrait ses gentilshommes ; on les accusait de brûler leurs châteaux, dont, d'après l'incendie, le matin confisquait les terres. La Vendée militaire, devant toute la provocation, reste muette. Comme dans toutes les phases de notre révolution, il faut rencontrer à chaque borne du chemin des avocats dont toute la science politique consiste à donner toujours une ombre à la vérité ou se déplacer à côté des faits, consommé du bureau de Bordeaux, et puis plus tard sur des chefs des partis des Girondins, fut chargé de cette difficile mission, conjointement avec **Gallois**. Les pouvoirs exécutifs eurent un pressentiment de ce que pouvais devenir la Vendée.

Ils virent le mouvement ; ils plaidèrent pour, ils plaidèrent contre avec une intarissable faconde. Le Général **Dumouriez** civile en France, leur fit peur avec un mot qu'il répétait- à tout propos « si je voulais faire la guerre en France, ce serait la Vendée que je choisirais pour théâtre».

Il y a dans le caractère des Vendéens un intérêt qui s'offre aux bruyantes démonstrations, timidité qui les forme d'abord à douter des autres, puis d'eux-mêmes, une espèce de désir du bien-être qui retient et modère les élans. C'est une nature toute exceptionnelle. En fait de liberté pratique, d'égalité, d'idées sagement Républicaines.

C'est de ce point que part la Vendée militaire. C'est lorsque, après avoir exigé d'elle son obéissance à des lois froissant ses consciencieuses susceptibilités, on essaye de la forcer à cimenter de son sang un ordre de choses dont elle est trop sage pour accepter les enivrements, c'est alors qu'elle use à son tour d'un droit dont jusqu'à présent elle a laissé aux autres la puissance d'abuser. C'est alors qu'elle se dresse, elle aussi, pour exiger, les armes à la main, qu'on respecte son repos et la neutralité que

Qu'on remonte par la pensée à cette époque, qu'on étudie avec réflexion l'histoire de cette fin du XVIIIème siècle, si féconde en crimes et en vertus, et l'on convaincra que nos paroles ont pour fondement la juste appréciation des actes.

En effet, la loi qui prescrit aux prêtres le serment à la constitution civile du clergé date du 27 novembre 1790. Elle fut mise en vigueur avec une de ces âpres promptitudes que pouvait seul montrer le vieux jansénisme ligué avec les sophistes encyclopédiques. La plus grande partie de l'épiscopat et du sacerdoce français refusa d'y accéder. Cette sagesse qui ne reconnaissait point à des pouvoirs laïques la puissance de limiter les choses de la foi, et qui, en présence du martyre, repoussait du sanctuaire les profanes cherchant à l'envahir, cette sagesse fut mise hors la loi.

Il y a dans le caractère des Vendéens un instinct qui s'oppose aux bruyantes démonstrations, une timidité qui les force d'abord à douter des autres, puis d'eux-mêmes, une espèce de désir du bien-être qui retient et modère les élans. En fait de liberté pratique, d'égalité, d'idées sagement républicaines, elle en remonterait à tous les prédicateurs, qui, pour arriver au despotisme ou à la fortune, se font un marchepied de ces théories dont la Vendée seule, à travers ses principes monarchiques, a conservé le germe. Au caractère de l'Ecossais, dont **Walter Scott** peignit si admirablement la rustique bonhomie et la vigilante finesse, le paysan du bocage, joint une maturité de jugement qu'il serait impossible d'attendre de son éducation à peu près sauvage.

Sans vices saillants, sans vertus trop tranchées, il se contentait d'avoir des mœurs et de la prohibité, parce que ses pères lui en avaient légué l'exemple. Il était religieux sans s'être rendu un compte bien exact de sa foi acceptée comme une consolation et une espérance.

La confédération Poitevine se forma. Le Marquis de la Rouërie en était l'âme, le prince de Talmont s'en montra le plus brillant promoteur. Cette confédération, ayant dans son sein tous les gentilshommes qui pouvaient utilement s'opposer aux usurpateurs révolutionnaires, s'était rendue du Morbihan, où elle avait pris naissance, en Anjou et en Poitou, où tout faisait présumer qu'elle ne serait pas sans résultats. Les nobles ses servaient de leur influence pour inspirer aux paysans l'horreur de la Révolution.

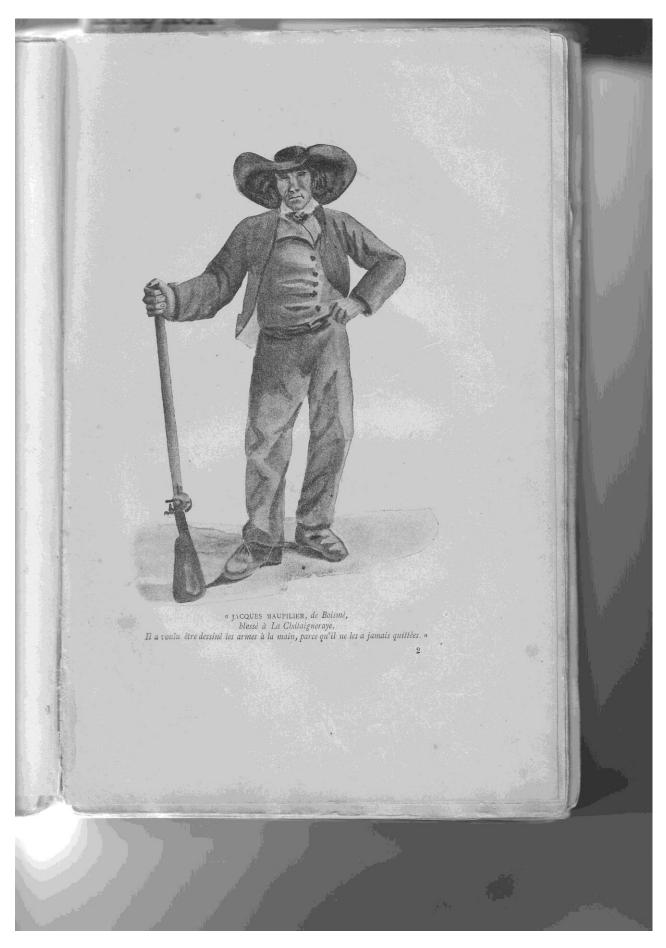
On frappa sur tout ce qui pouvait offrir un obstacle aux principes destructeurs dont la classe moyenne s'improvisait l'apôtre; et, aux applaudissements du tiers-état, devenu le souverain, la Révolution put, sans combat, sans résistance même, s'asseoir sur les ruines de la Monarchie.

Mais la Bretagne, le Maine, l'Anjou et le Poitou ne s'associaient guère à ces victoires du désordre.

Alors on vit des tentatives à main armée, de déplorables collisions engagées presque simultanément au fond des bocages de la Vendée, ainsi que sur les grèves historiques de la Bretagne. C'était d'abord des rassemblements tumultueux sans portée comme sans but, qu'on chercha à dissiper par la force.

Les baïonnettes de la liberté égorgèrent ces paisibles citoyens jouant à la contre-révolution, ainsi que leurs voisins, ainsi que leurs amis de la veille jouaient à la Révolution. Le sang coula dans ces rencontres ; les assemblées législatives, les pouvoirs locaux n'eurent que des supplices à appliquer contre les uns, que les louanges civiques à décerner aux autres. De là cette séparation en deux camps distincts qui, longtemps avant l'heure de la guerre civile, avait poussé les populations des cités de l'Ouest contre les habitants des campagnes.

C'était la mort à toutes les traditions, la mort au passé que l'on proclamait. Les paysans refusaient par intuition, par vertu, par superstitieuses ignorance peut-être, de se soumettre à des ordres aussi brutalement intimés. Ces persécutions, toute de localité, enfantèrent des martyres, et le mot Tertullien eut encore là son application. Le sang des martyres fit germer des chrétiens, mais des chrétiens qui ne consentaient à mourir qu'après avoir combattu.



« Jacques MAUPILIER », de Boismé, à côté de Bressuire (Deux-Sèvres), blessé à La Chataigneraie (Vendée)

Après avoir succinctement raconté les principaux détails des mouvements insurrectionnels qui précédèrent cette grande révolution, éclatant au milieu même de toutes effervescences révolutionnaires, nous arriverons au récit de cette magnifique épopée.

Ce n'était pas à la liberté et à l'égalité sagement entendues, appliquées avec prudence, qu'ils faisaient la guerre. Longtemps avant que ces deux mots eussent galvanisé la France, ils étaient dans les provinces de l'Ouest, passé à l'état de fait.

Ceux qui ont étudié la Vendée militaire ailleurs que dans les divagations historiques, composées pour ou contre ce pays, savent que par tempérament, que par éducation, que par préjugés mêmes, sous cette vieille franchise, le plus constant de leurs attributs, les paysans cachent un amour profond de la liberté, de l'égalité surtout. Il faut bien avouer que leurs anciens seigneurs, en vivant avec eux, en chassant, en buvant avec eux, avaient fait germer dans leurs âmes ce besoin d'égalité. Au milieu de ces nobles familles regardant leurs fermiers comme autant d'amis, les paysans ne cherchaient, ne rencontraient que des frères avec lesquels ils avaient grandi sous le même chêne, que des enfants qui avaient été de moitié dans leurs jeux champêtres, que des sœurs partageant le même lait sur le même sein de mère. Ces appréciations sont si vraies qu'elles n'ont point échappé à la sagacité de l'Empereur **Napoléon.**

« La révolution, dit-il dans ses Mémoires, avait touché juste en proclamant l'égalité. Les armées Vendéennes étaient elles mêmes dominées parce grand principe qui venait d'envahir la France, et contre lequel elles sa battaient chaque jour ».

Néanmoins ces hommes tantôt si timides, tantôt si entreprenants, ont des idées Républicaines. Ils ne connaissent, il est vrai, les Lycurgue, les Solon et les Brutus que parles sanglants personnages qui, affublés de ces noms retentissants, s'abattirent sur le Bocage. Ils ne savent de la liberté et de l'égalité que ce que 1793 leur en apprit ; mais l'abus du principe n'a point modifié leur instinct, n'a pas changé leurs convictions. Et quand on leur demande encore pourquoi ils avaient pris les armes, ils vous répondent : « Nous avions de bons nobles, pourquoi voulait-on, en les tuant, en faire d'autres ? Il n'en n'avait pas besoin, nous devions perdre au change. Voyez si nos prévisions ne se sont pas réalisées !!!

Les mouvements partiels éclatèrent avec plus d'intensité. On vit des paroisses entières se lever, tenir la campagne, préluder même à des combats dont la grande guerre a effacé jusqu'au souvenir. Les gardes nationales marchèrent contre ces émeutes de paysans que des éloquences de place publique leur apprenaient à ridiculiser ; et les gardes nationales, dont le Général **Dumouriez** conduisait les cohortes, furent partout victorieuses. Elles se servirent de ces faciles victoires pour commettre des stupides attentats contre les personnes et contre les propriétés.

Dès 1791, il y eut en Vendée et en Bretagne des insurrections. Dans le Morbihan, au château du Pré-clos, appartenant à **La Rué**; à celui de La Proutière, non loin des Sables d'Olonne, et dont **Lazardière** était propriétaire, il se forma des conciliabules de nobles en opposition aux conciliabules de clubistes, s'emparant du gouvernement des villes. Les premiers furent dispersés par les seconds.

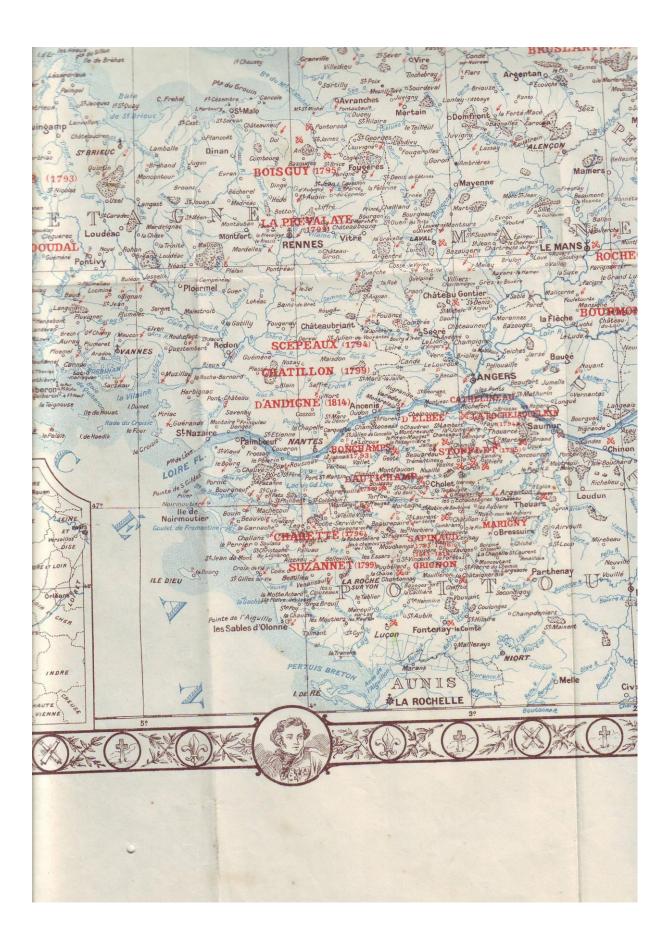
A la date du 30 juin 1792, le journal patriote de Lorient, en rendant compte de cette violation du principe de l'égalité, et en annonçant l'arrestation de La Rué, De Quélo, De Loc-Maria, De La Bourdonnaie, De Catelans'exprime ainsi : « Cette capture intéressante a été faite par la garde nationale de Malestroit, soutenue de la Cavalerie qui y est en garnison. On a habilement profité d'une nuit orageuse pour tomber sur ce repaire d'aristocrates ».

Ce que tentaient les gentilshommes Bretons trouvait déjà des imitateurs parmi les nobles du Bas-Poitou. **De Lézardière** s'était mis à la tête de 4 ou 500 royalistes, et il essayait un mouvement dans les environs de Machecoul. Le général **Dumouriez**, qui déjà commence son système de trahison en déposant sur l'autel de la patrie la croix de Saint Louis, dont Louis XV l'avait décoré trente et un ans auparavant à la bataille de Clostercamp, commande l'expédition partie de Nantes pour dissiper ces premières émeutes ; il la commande avec un officier de la garde nationale, nommé Pierre le Vieux, et cet officier écrivait le lendemain :

« Je suis désespéré, moi et mes hommes, de n'avoir pu me donner un coup de peigne en faveur de la chose publique ».

De semblables excès ou de pareilles menaces, souvent adressées dans un style encore burlesque, se renouvelaient chaque jour. Les laboureurs attaqués ne se défendaient pas où se défendaient mal. C'était un encouragement pour les gardes nationaux qui, alors, se portaient à des attentats auxquels il est presque impossible d'ajouter foi. Ainsi, dans les environs de Bressuire, déjà devenu le théâtre d'insurrection qui, commencées sans régularité et sans ordre, se terminaient habituellement par une boucherie, un engagement a lieu le 24 août 1792. Cet engagement a été provoqué par une réunion de paysans que commandent **Delouche**, poêlier et maire de Bressuire, **Calais, Baudry, d'Assou de Feu** et **De Richeteau**. La victoire reste aux révolutionnaires. Il n'y a eu ni ordre dans le commandement, ni discipline, ni obéissance de la part des insurgés.

Après cette rencontre, qui a pris le nom d'affaire des **Moulins de Cornet à Bressuire (commune de Terves)**, parce que ce fut sur les hauteurs où ces moulins sont placés que l'on combattit, les gardes nationaux de Cholet, de Thouars, ceux de la plaine surtout, en retournant dans leurs foyers, emportèrent au bout de leurs baïonnettes des oreilles, des nez, des lambeaux de bras ou de cuisses, arrachés aux blessés ou aux prisonniers qu'ils avaient fait. Promenés avec l'obstination du triomphe au milieu des campagnes, ces sanglants drapeaux ne furent pas perdus de vue par les Vendéens. Trophées de la haine, ils appelaient la vengeance. **Bonaparte**, dans ses Mémoires, rend palpable par un seul fait l'idée-mère de l'insurrection. « Le commandant des patriotes, raconte-t-il, voulut haranguer les prisonniers « Ce n'est pas à vous qu'en veut la République, c'est à vos officiers. Ils vous ont trompés, « criez vive la nation » et vous serez libres ». « Non, Monsieur, s'écrièrent-ils, on ne nous a pas trompés, et c'est « Vive le Roy » que nous voulons crier ». Ils périrent courageusement, ajoute **Napoléon**. Une longue guerre devait suivre l'héroïsme de ces paysans.



Mais déjà, même parmi les patriotes, il s'élevait des cris d'indignation contre de semblables atrocités. On massacrait des prisonniers sans défense, d'infortunés cultivateurs que les bruits de guerre avaient poussés hors de leurs chaumières. Afin de protester au nom de l'humanité, **Gaspard Duchastel**, celui-là même qui, député des Deux-Sèvres à la convention, se montra si noblement courageux dans le procès du Roy, **Duchastel** se jette entre les bourreaux et les victimes. Patriote, il veut arrêter l'effusion du sang ; sa voix ne fut point entendue ; on égorgea des prisonniers entre ses bras ; lui-même fut blessé.

C'est ainsi que la révolution voulait amener la Vendée à bénir son règne. Dans toutes les parties de l'Ouest à la fois, les persécutions étaient dirigées avec le même acharnement. Ici on violentait les consciences, là on torturait les convictions, plus loin on bafouait cette simplicité rustique, sous la rude écorce de laquelle il était difficile de découvrir des soldats. C'étaient des vexations sans fin, des provocations sans motifs, des cruautés sans représailles.

La commission militaire qui, à Niort, jugea les prisonniers faits aux Moulins de Cornet à Bressuire (commune de Terves), et qui les acquitta autant par politique que par humanité, n'hésite point à l'avouer dans un de ses considérants. Elle appelle les passions surexcitées à un calme plus profitable aux idées nouvelles que cette effervescence pleine de troubles et de sang dont on voudrait faire une condition de leur triomphe. Plus d'une parole de conciliation fut adressée, plus d'un acte de modération fut tenté par les sincères, pas les vrais amis de la Révolution, qui ne croyaient pas devoir procéder à la régénération de la France en insultant ou en torturant les convictions rebelles. Mais la raison du petit nombre peut-elle dominer la fougue insensée des masses ?? Ces exemples des sagesses et de justice ne devaient pas être suivis. Les passions étaient déchaînées ; il y avait guerre dans les cœurs avant qu'elle fût déclarée dans les partis. Cette guerre, dont les préludes même sont affreux, allait enfin éclater.

Plus de Palais, plus de Trône, plus de Roy ; Français, vous pouvez en paix planter l'arbre de la liberté!!

- « Mais déjà je le vois grandir et s'étendre, déjà sa tête assurée et victorieuse couvre un sol étranger ; elle a surmonté les Alpes ; elle atteint le sommet des Pyrénées ! Bientôt, oui, bientôt tous les peuples de l'Europe auront rendu hommage à la liberté, et le génie qui plane sur la France trouvera partout des hommes dignes de son inspiration ».
- « Nous t'invoquons, Sainte Liberté! Et par cet arbre que nous te consacrons et par ce bonnet que Tell à immortalisé, nous jurons tous d'être fidèle à ta voix! Périsse le parjure, le lâche qui serait capable d'abandonner tes drapeaux et de laisser éteindre dans son cœur le feu sacré qui nous anime ».
- « Arbre que nous élevons au sein de l'allégresse publique, sois le vainqueur du temps, et deviens impérissable comme la divinité à laquelle nous te dédions. Sers à nous montrer ses ennemis. Que ton ombre soit pour eux l'ombre de la mort ; qu'ils soient frappés en te touchant, et que ton aspect seul soit la terreur des méchants. Chêne sacré, tu ne seras point comme ces chênes fabuleux qui rendaient des oracles, mais tu auras aussi ton langage ; tu nous rappelleras, tu rappelleras à nos successeurs les devoirs imposés aux vrais amis de la Liberté ; tu rappelleras les droits du peuple qu'ils ont à défendre ; deviens le témoin garant de la sainteté de leur serment, et s'ils peuvent jamais l'oublier, qu'ils ne puissent te voir ni t'approcher sans sentir le remord, sans périr de honte ».
- « Chêne cent fois préférable au stérile laurier, tu fourniras encore aux vrais citoyens, aux braves défenseurs de la patrie, cette couronne simple et civique, mais la plus belle comme la plus ambitionnée dans les beaux jours de Rome ».
- « Et toi, bonnet tricolore, qui domineras cet édifice autrefois consacré à l'orgueil et à la paresse, où naissait la caste privilégiée, où s'endormait le mérite et qui faisait souvent oublier qu'on était des hommes, prends possession de cette place que ta présence a purifié, fais disparaître tous ces signes honteux de la féodalité et du despotisme, sois le spectre, sois la couronne qui ornera à jamais ce frontispice, qu'en te voyant ; s'ils peuvent soutenir ta vue, ceux qu'un fol espoir berçait encore et qui méditaient le criminel projet de ramener les anciens abus baissent la tête et se plient sous le niveau de l'égalité dont tu leurs présentes l'emblème ! Mais non, qu'ils fuient loin de nous. Cette terre sainte serait souillée de leur présence ».

« Et nous citoyens, vrais Français, qui avons juré cette égalité, compagne de la liberté, fidèle à nos serments et prêts à les sceller de notre sang, s'il le faut, reprenons nos chants, et que l'air retentisse encore de l'hymne chéri ».

C'était par de semblables allocutions que les Révolutionnaires se préparaient à ces niaiseries patriotiques auxquelles, par malheur, le sang se mêlait avec une terrible uniformité. La Vendée n'y répondait que par d'innocentes railleries, mais elle ne s'insurgeait pas encore.

En Bretagne, **La Rouërie** a combiné ses projets, a entrepris mille voyages, s'est exposé à tous les dangers, a remué toutes ses passions pour accélérer le mouvement dont, dans son imagination brûlante d'énergie, il a déjà calculé les périls pour lui et les avantages pour sa cause.

Tous ses plans de conspirations, tous es projets de soulèvement, ses correspondances avec les Princes, avec les émigrés, avec **Calonne** et les contre-révolutionnaires de l'intérieur, furent découverts sous l'arbre isolé au pied duquel il avait témoigné le désir d'être enseveli.

La Rouërie, en effet, était un ennemi bien actif, bien déterminé. Il avait dépensé sa vie à préparer l'insurrection, mais ce n'était pas aux moyens tout humains mis en œuvre par son audacieuse adresse que tant de gloire était réservée. Le conspirateur Breton mourut à la veille du soulèvement général. Son organisation des Provinces de l'Ouest, travail immense dont lui seul pouvait exécuter les plans, ne servit qu'à tromper la confiance du gouvernement Républicain, attendant toujours, en Vendée, le développement de ces projets dont il avait la clé et contre lequel il disposait toutes ses batteries.

Le besoin de repousser la force par la force, l'amour de la liberté et une inspiration plus puissante que toutes les habiletés diplomatiques, révélèrent à **Cathelineau**, à **Stofflet**, à **Joly**, à **Perdriau**, à **Forestier**, à **Tonnelot**, à **Loyseau** et à **Forêt** un plan sur lequel la République n'avait plus compté que la Monarchie.

Secondées par les terribles exigences de l'époque, les démarches de La Rouërie avaient fait fermenter dans les cœurs une haine qui ne se déguisait plus. Ses lettres, ses ordres, ses prières, ses conseils ne s'adressaient pas toujours à des caractères timides, à des imaginations encore peureuses ou mal aguerries. La Bretagne était agitée comme la mer qui, aux premières secousses d'une tempête, bat sourdement ses roches.

Le peu d'insurgés qui prenaient les armes s'avançaient sans chefs avoués, sans plan formé, sans but déterminé.

Ainsi un pauvre chirurgien de Machecoul, **Jacques Joly**, surprenant les Sables d'Olonne, se vengeait des excès commis dans les campagnes, par d'autres excès dont il rendait les victimes les cités (**Joly Jacques** né à Cateau-Cambrésis. Il exerçait la chirurgie à la Chapelle-Hermier, près des Sables d'Olonne).

Ainsi sur la lisière des marais de Challans et de Beauvoir, un perruquier nommé **Gaston**, après s'être revêtu de l'uniforme d'un officier qu'il avait tué, marchait à la tête d'un rassemblement.

(« Gaston, dit Monsieur le Marquis de la Roche-Jaquelin dans les notes de Mémoires de sa grand'mère, Gaston n'a existé qu'un instant. Ce qui fit sa réputation, c'est qu'il tua un officier d'un grade élevé, endossa son habit et se fit prendre pour un chef. Il était perruquier à Saint-Christophe de Ligneron et fut massacré dès le 15 avril 1793, après le combat de Saint-Gervais »).

Dangui de Vue attaquait Pornic, et, toujours au fond du Bas-Poitou, un partisan appelé **Souchu** se livrait, dans les intérêts prétendus de la Monarchie, à des cruautés réfléchies et à des débauches de sang que les amis de la Monarchie ignoraient ou détestaient.

Le nom de ce **Souchu** est oublié depuis longtemps, mais son souvenir et ses actes ne sont jamais perdus dans la mémoire des bleus. C'est ainsi que les Royalistes désignèrent en Vendée les soldats de la République, qui venaient de changer l'uniforme blanc contre l'habit bleu à larges basques que la victoire et la peinture ont immortalisé. **Souchu** avait formé autour de lui un Comité supérieur, composé en grande partie de gens sans éducation ou d'hommes que les exactions révolutionnaires avaient mis en haleine d'exactions Royalistes. Dans le camp dont il s'était attribué le commandement, on fusillait sans pitié, sans jugement. **Souchu** même prenait souvent l'initiative de ces exécutions. Elles n'étaient pas toujours de justes représailles. Elles furent reprochées à la Vendée. La Vendée, innocente de ces crimes, les repoussa avec énergie.

La Vendée militaire repousse l'anarchie de ses rangs, et elle marche au rétablissement de tout ce qui a été détruit. Elle qui n'a pas de patrimoine, elle ne se laisse pas tenter ni par la séduction des richesses, si faciles à se procurer nationalement, ni par l'emphase des promesses décevantes. Contrairement à toutes les insurrections populaires, celle-ci se pose comme la protectrice, de la Monarchie, des lois sociales, de la religion et chose plus extraordinaire encore, elle ne déviera jamais de son système de moralité, que, par leurs cruautés, les ennemis de l'ordre chercheront si souvent à lui faire oublier.

CHAPITRE II

En exécution du décret de la Convention Nationale rendu le 24 février 1793, et prescrivant une levée immédiate de trois cent mille hommes, les autorités constituées avaient fixé au dimanche 10 mars le jour du tirage pour un grand nombre de paroisses de l'Anjou et du Poitou. Mais ces autorités n'étant pas sans inquiétude sur les dispositions hostiles des jeunes gens, crurent devoir s'entourer d'artillerie et de gendarmes. Depuis longtemps elles s'étaient habituées, au nom de l'égalité et de la liberté, à traiter comme esclaves les hommes qu'elles prétendaient émanciper. Elles avaient été injustes, brutales envers ses paysans qu'on commençait à leur peser. A Saint Florent (Vendée), pour étouffer la sourde agitation dont on redoutait les conséquences, les administrateurs de district ont pris les précautions les plus menaçantes. Avec le même luxe de terreur que devant la porte des bagnes, trois canons chargés à mitraille sont braqués sur le lieu où le tirage doit s'opérer.

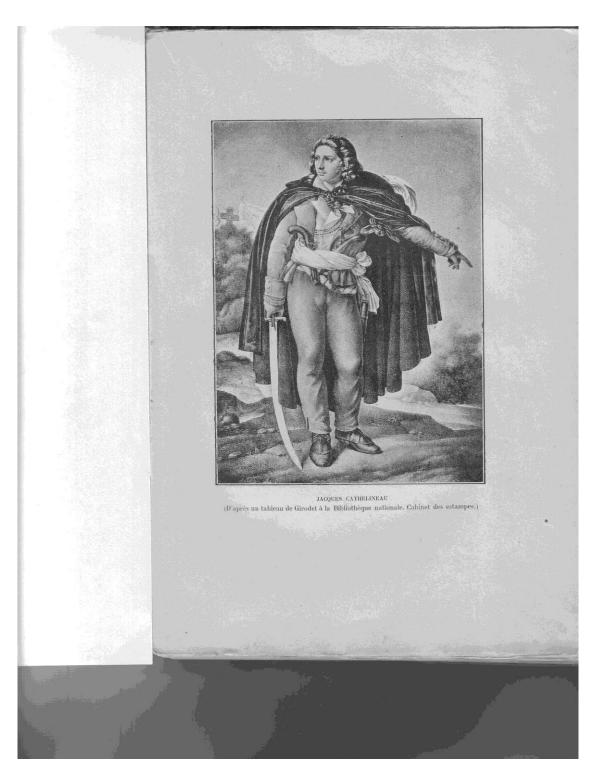
Les jeunes gens arrivent accompagnés de leurs pères, de leurs parents, de leurs amis. Ce spectacle, auquel ils ne s'attendent pas, froisse leur susceptibilité. Une harangue leur est adressée, cette harangue est insultante et provocatrice. Les esprits s'échauffent.

En paysan du village de Chanzeaux, René Forêt, encourage ses compagnons à la résistance. René Forêt qui a suivi en émigration le Marquis de Chanzeaux, son ancien seigneur, possède la confiance générale. Il a servi dans l'armée des Princes, et, après la honteuse défaite de Champagne, il a quitté l'émigration pour venir attendre les événements en Anjou. Sa voix trouve des échos. L'autorité menace, bientôt elle sévit. Une pièce de canon est tirée contre les insurgés. A cette décharge, ils s'élancent sur la pièce, s'en emparent, dispersent les administrateurs et les soldats, pénètrent dans les district, saisissent les papiers, qu'ils brûlent; la caisse, qu'ils distribuent, et, après s'être avec tant de rapidité rendus maîtres par la force de toutes les archives et de toutes les armes, ils allument un feu de joie.

Le soir, ils se séparèrent sans songer aux vengeances qu'ils appelaient sur leurs têtes.

Cinq ou six jeunes gens passaient, en retournant dans leurs métairies, par le village du Pin en Mauges. **Jacques Cathelineau**, marchand-colporteur de laine, y vivait dans la plus humble obscurité.

C'était un homme de trente cinq ans, craignant Dieu et aimant son prochain. Il était marié et père de cinq enfants. Lorsqu'il apprit les événements dont Saint Florent venait d'être le théâtre, ce pauvre artisan pétrissait le pain noir destiné à la nourriture de sa famille. Malgré les supplications de sa femme cherchant à le retenir auprès d'elle, Cathelineau sort de sa demeure. Il a souffert, il a vu souffrir, il comprend surtout les terribles résultats que, pour ses frères et pour lui-même, peut avoir ce coup de tête des insoumis. Il a fait entendre à ses proches, à ses voisins, un langage à la fois plein d'exaltation et de sagesse.



« Jacques Cathelineau »

Ils étaient vingt-sept, n'ayant comme lui qu'un cœur et des bras. Ces vingt-sept volontaires se mettent sous ses ordres. Ils forment le noyau de cette grande armée de laboureurs, que dans trois mois, **Jacques Cathelineau**, général en chef, conduira sous les murs de Nantes.

L'histoire dans tous les noms qu'elle illustre, n'en a pas de plus purs et de plus vénérés à citer. Ces vingt-sept sont : René Blon, Jean Blou, Etienne Gaudin, Pierre Rochard, Jean Gabory, Jacques Rochard, Pierre Rochard, Joseph Piton, René Rochard, Pierre Manceau, René Soyer, Etienne Manceau, René Jamain, Jean Horeau, Jacques Lesureau, Mathurin le Courant, Michel Le Courant, Pierre Le Courant, Piton, Louis Le Rochard, Pierre Verron, René Oger et Joseph Monier, tous parents ou amis de Cathelineau, tous nés dans ce pays des Mauges, qui se leva toujours contre l'oppression, et que César a honoré du nom de *mala gens*. Les habitants de ces contrées, que les armes du triomphateur Romain trouvèrent si mauvais, parce qu'ils lui résistaient avec une glorieuse énergie, sont encore les mêmes dix-neuf siècles plus tard.

La République romaine les appelait : « *mala gens* » ; la République Française les désigna sous le nom de « *brigands* ». C'étaient deux titres d'honneur. Ces nobles volontaires tirent à les consacrer par le plus héroïque dévouement aux principes d'ordre et de liberté.

Le 14 mars, cette troupe se dirige vers le village de La Poitevinière. Pendant la route, elle se recrute de tous les hommes valides qu'elle rencontre. Ce sont des paysans comme les vingt-sept du Pin en Mauges, mais des paysans dont le courage sera aussi grand que la simplicité et la foi. Ils se nomment : Pohu, Sinan, Viau, Audouin, Besson, Allaire, les frères Gourdon, Macé, Jean Terrien, Besnard, les trois frères Marchand, Robineau, Richon, Jean Gouraud, les frères Lallemand, Brault, Brouard, Fréteau, Faligand, Noyer, et cent autres qui combattront en héros et mourront en chrétien.

Le tocsin sonne dans les paroisses voisines. **Cathelineau** conçoit le projet d'attaquer le Château de Jallais, ou tiennent garnison la garde Nationale de Chalonnes, que commande le médecin **Bousseau**, et 150 soldats du 84^{ème} de ligne.

A la vue de ces volontaires qui s'avancent sans ordre, n'ayant pour toutes armes que leurs bâtons de houx ou leurs fourches à deux dents, le médecin **Bousseau** fait diriger sur eux une pièce de six. Les gars de la Poitevinière forment l'avant-garde. La mitraille passe au-dessus de leurs têtes. Cathelineau, suivis des siens, s'élance au pas de course. **Etienne Gasté**, du village de Chanzeaux, fait prisonnier l'officier commandant l'artillerie. Les Bleus se dispersent. La pièce de six tombe au pouvoir des vainqueurs. A ce premier canon, devenu leur conquête, les paysans, par une sublime confiance dans le prosélytisme de leur cause, donnent le nom du Missionnaire. Le médecin Bousseau était leur prisonnier.

Puis laissant le Château de Jallais, ils volent surprendre Chemillé, protégé par trois couleuvrines et 200 Républicains du 84ème. Le temps de faire feu ne leur est même pas accordé. Les Vendéens se sont précipités sur l'ennemi avec des fourches et des bâtons. Les fusils, les couleuvrines, la ville de Chemillé est à eux. Là **Cathelineau** est rejoint par **Cadi**, chirurgien à Saint-Laurent-de-la-Plaine, le poète populaire de la Vendée, et par **Perdriau**, qui ont opéré des soulèvements partiels.

Cadi Sébastien-Jacques, né à Saint-Laurent-de-la-Plaine, près de Chalonne, était chirurgien dans la Grande Armée. Il mourut en 1820, maire de Saint-Laurent et retraité avec le grade de Colonel.

Perdriau, du village de la Poitevinière, avait longtemps servi dans un régiment de ligne. Il était caporal.

Dans le même instant, sans accord préalable, sans même se douter de ce qui se passait ailleurs, Forêt, le lendemain de la révolte de Saint-Florent, voit se présenter à Chanzeaux les gendarmes qui ont reçu ordre de l'arrêter. Forêt fait feu sur ces gendarmes. Un médecin, nommé Godelier, qui leur servait de guide, tombe blessé à mort, les autres prennent la fuite. Forêt court à l'église, sonne le tocsin, rassemble les habitants, leur prêche la révolte, la révolte aujourd'hui devenue un devoir et une nécessité. A la tête de cette bande d'hommes sans armes, il parcourt les villages de Saint-Ambroise, de la Brosse, du Plessis et de la Beltière, faisant partout entendre son cri de guerre. Partout accueilli avec transport, partout suivi avec enthousiasme. Les cinq frères Godillon, Jean Picherit, Ragueneau, Bompas et Martineau sont les premiers officiers de ce rassemblement.

Stofflet, garde-chasse du Comte De Colbert, a vu, le même jour, la garde nationale de Cholet enlever du Château de Maulévrier les douze canons que la République de Gênes avait offerts en 1740 comme un hommage de sa reconnaissance au Lieutenant-Général Comte de Maulévrier. Cette violation flagrante du droit de propriété a indigné le garde chasse. Le 11 mars, au même jour et à la même heure que Cathelineau d'un côté, et Forêt de l'autre, se plaçaient à la tête des rassemblements, Stofflet commande à 1.200 hommes. Un autre garde-chasse de Maulévrier arrive à la Frogerie avec150 jeunes gens, c'est Tonnelet du village de Tout-le-Monde. Tonnelet, qui bientôt se fera aussi, lui, de l'humilité de sa condition une arme pour combattre et vaincre les bleus (Tonnelet René était en résidence aux Echaubrognes).

D'autres paysans se sont levés contre la Révolution dans les paroisses qui environnent Pouzauges. Ils se sont donné pour chef **Sapinaud De La Verrerie**, gentilhomme du Poitou. **Sapinaud De Bois-Huguet**, plus connu sous le nom de **Sapinaud De La Verrerie**, près de Mortagne sur Sèvre, en 1738. Trahi par un transfuge Protestant, il périt à l'attaque du Pont-Charron, le 25 juillet 1793. « Je ne suis pas né brave, disait-il modestement. Personne ne redoute autant que moi d'aller au feu, amis quand j'y suis, l'honneur me dit : tu dois rester et mourir à ton poste et j'y saurais mourir ».

(Un autre **Sapinaud (Charles-Henry De La Rairie)** neveu du précédent, était né au Château du Sourly, près de La Gaubretière Vendée, le 3 décembre 1760. Plusieurs de ses frères, notamment, **Edouard et Prosper**, grand-croix de Saint-Louis, comte et pair de France. Il mourut en 1829).

Les garnisons Républicaines du voisinage se réunissent aux troupes du **Général Marcé**, elles se portent contre **Sapinaud** et **Royrand**.

Boulard, Colonel du 60^{ème} de ligne, va commencer l'affaire le 14 mars. Mais le **Général Marcé**, qui ne cessent d'aiguillonner les conventionnelle **Carra** et **Choudieu**, s'engage dans la vallée du Lay.

La nuit approche, il y a 1.500 hommes, il craint une surprise. Tout à coup, **Sapinaud** et **Royrand** se présentent, l'un sur les hauteurs du Lay, l'autre sur la route qu'il barre. Après avoir esquivé la colonne de **Boulard** et choisi leur terrain, ils offrent le combat. Le combat est accepté près de Saint Vincent. Aux premiers coups de fusil, les révolutionnaires se débandent, Boulard, à est refoulé. Il se rallie derrière l'artillerie, qui foudroie les Vendéens. Sapinaud les rassure.

Il leur dit de suivre son exemple. Au moment où les artilleurs mettent le feu à leurs pièces, **Sapinaud** se jette à terre, se relève et court aux batteries. Les paysans ont fait comme leur chef, ils sont tombés à terre, laisse passer les boulets sur sa tête, se relève et court aux batteries. Les autres bleus prennent la fuite. Ils ne reconnurent qu'à Marans, à plus de douze lieues du champ de bataille.

Dès le 3 mars, au centre même de la Vendée, dans le bocage, qui s'étend de Chantonnay aux Herbiers, et sur toute la ligne de Fontenay à Nantes, les paroisses ne veulent prendre aucune part au recrutement. Elles se révoltent en masse et se mettent aussitôt sous le commandement de **Béjarry**, de **Vertueil** et de plusieurs autres gentilshommes.

« Il y a deux officiers de ce nom dans l'armée Vendéenne. Auguste De Béjarry, né en 1767, qui fit toute la campagne de la Grande Armée. Il mourut en 1826. Amédé, né en 1770, à Luçon, d'abord aide de camp de Royrand. La restauration le nomma Chevalier de Saint-Louis et sous-préfet de Beaupréau. Il mourut en 1844.

« Il existe aussi deux de Vertueil à la tête des colonnes royalistes. Jacques-Alexis, seigneur de Champblanc, né en 1726, gouverneur de l'Île Dieu et retraité en 1875. Il fut fusillé à Savenay, le 25 juillet 1793. Mathieu, son fils, eut les deux jambes emportées à l'attaque de La Flèche et mourut le 8 décembre 1793 ».

Ils vainquirent les forces républicaines, s'emparèrent coup sur coup du Pont-Charron, de Chantonnay et des Herbiers. Ils étaient nés dans le département de la Vendée, les bleus les désignèrent sous le nom de Vendéens. Plus tard, tous les départements de l'Ouest, combattant sous le même étendard, s'honorèrent de ce nom qui est une gloire.

Un jeune homme nommé **Thébault**, suivait les gars de la Poitevinière, qui se dirigeaient sur Jallais. Il tombe frappé de cinq balles. Les bleus, pour s'exciter au massacre, criaient « C'est un prêtre » Dix sept coups de sabre ou de baïonnette l'atteignirent encore, et, pendant ce temps, **Gauvilliers** avançait toujours.

Le village de Jallais va devenir le théâtre d'un pareil égorgement, lorsque le Comte de **La Bouëre**, ancien Officier au régiment d'Orléans-Cavalerie, se met à la tête de ses voisins.

La Bouëre ne comprenait pas encore que l'enthousiasme seul pût vaincre des troupes disciplinées.

« Nous aimons mieux, disaient les paysans, mourir en Vendée que d'aller aux frontières défendre les assassins du Roy et les acquéreurs de biens nationaux ».

La Bretagne, ainsi que le Poitou et l'Anjou, refuse de se soumettre à des mesures tyranniques. Sur le littoral du Morbihan, la patrie en danger ne peut recruter de marins pour le service des armements de Lorient et de Brest.

Pellegrin, commissaire des classes écrit : « Les marins de ce quartier, travaillés par des prêtres fanatiques et encore plus par leurs femmes, ne reconnaissent aucune autorité, et si l'on ne trouve pas un moyen de rétablir la subordination, l'ordre des classes est anéanti et la marine de l'Etat perdue sans ressource ».

Les villes de Laroche-Bernard, de Pontivy, de Pluméliau, de Rochefort et de Vannes sont attaquées et prises par les habitants des campagnes. Redon, Plélan, Pacé, La Guerche, Fougères, Dol, Vitré et Bain, dans l'Ille et Vilaine, deviennent à la même heure le théâtre de différentes insurrections. Rostrenen et Lamballe, le Pays de Léon, les villages voisins de Brest et de Lesneven, Mussillac, Ambon, Noyal, Theix, Questembert, Mordelles, le Bignan, Montfort, Dinan, Bécherel, Fleurigné, Janzé et plusieurs autres localités; Châteaubriand, Champtoceaux, Le Croisic, Guérande, Blain, Couëron, et Ancenis obéissent à cette impulsion qui ne leur a pas été communiquée.

C'est la plus grande manifestation de l'esprit public qui règne dans l'Ouest.

A Machecoul, les habitants indisciplinés des marais et de cette partie du Bocage sentent le besoin, pour se placer à la hauteur des exploits inespérés de leurs nouveaux frères d'armes, de se choisir un chef plus habile que ceux dont jusqu'à présent ils ont assez mal suivis les ordres. Ils se rendent auprès du **Chevalier De Charrette**, vivant dans sa terre de Fonte-Clause. **Charrette** refuse deux fois de se mettre à leur tête. Ils reviennent une troisième. Lassé de ces refus dont leur rudesse ne peut apprécier les motifs, ils menacent **Charrette** de le tuer sur place s'il n'obtempère à leurs vœux. « Et bien s'écrie le nouveau Général, vous m'y forcez, je marche à votre tête, mais je fais fusiller sur le champ le premier qui me désobéira ».

Cela ce passait le 18 mars. Le 19, ce rassemblement entre dans Marchecoul. Les divisions déjà formées de Bouin, de Saint-Mesme, de la Garnache, de Saint-Philibert, de Challans et de Falleron se réunissent à lui. A Vieille-Vigne, à Légé, d'autres rassemblements obéissent à **Vrignaud**. L'Ouest entier se mêle à cette insurrection, dont le recrutement est le signal. L'Ouest a déjà obtenu plus d'un succès contre les bleus, succès sans portée encore, il est vrai, mais plein d'avenir.

La stupeur que produisirent à Paris les premiers succès de la Vendée fut immense. La Révolution se crut en danger. Les Généraux Bourdonnais et Dumouriez avaient souvent fait part de leurs craintes sur un pays dont mieux que personne ils étaient à portée d'apprécier les tendances politiques. Ces craintes avaient été taxées de chimériques.

Le 27 mars, jour du Mercredi-Saint, ils se séparèrent comme ils s'étaient réunis. Ce jour-là même, **Toussaint Renou**, métayer de **Soyer**, passait sur la route de Chemillé. Il rentrait dans sa paroisse de Beaulieu, il tombe près de Saint-Lambert dans un détachement de la colonne que commande le **Général Bardou**. **Toussaint** avait la cocarde blanche à son chapeau, un Sacré-Cœur de Jésus sur la poitrine. On veut le désarmer. Il se défend avec une résolution désespérée. Peu à peu, par des prodiges de sang-froid et de courage, il recule, mais toujours en tenant en respect les quelques Bleus qu'ils l'attaquent. **Bardou** est témoin de cette résistance. **Toussaint** l'aperçoit, il court au Général, lui tire un coup de fusil au corps, passe sa baïonnette dans le ventre de l'aide-de-camp, puis, reculant avec plus de rapidité, il essuie une décharge qui ne l'atteint que légèrement, et rentre à sa ferme.

Il n'y a plus de trace de révolte, pas même vestige des triomphes remportés la veille. Le pays est calme. Mais immédiatement après que chaque laboureur eut accompli dans sa paroisse les devoirs imposés aux chrétiens à cette grande solennité de Pâques, Cathelineau et Stofflet se remettent à la tête de leurs volontaires, dont le nombre grossissait à chaque heure.

Cathelineau a déjà la mort d'un de ses jeunes frères à venger. Joseph Cathelineau, âgé de vingt et un ans, a été pris et traduit à Angers devant une commission militaire, formée par Viot, Adjudant-Général de la garde Nationale. Les citoyens Despugnols, Létourneau et Léger la composent. Beugnet a offert d'exercer gratis les fonctions de secrétaire de ce tribunal de sang, et, établi le 27 mars. Il condamne à mort le même jour « Joseph Cathelineau » maçon du Pin-en-Mauges, l'un des contre-révolutionnaires qui ont pillés Chalonnes. Ainsi s'exprime le jugement.

Le Général Berruyer remplaçait dans le Commandement de l'armée Républicaine, Ligonnier, tour à tour vaincu avec Marcé par Cathelineau, par Stofflet, par Bonchamps. Marcé était un vieux Général qui avait quarante huit ans de service, et qui combattait avec ses trois fils. Il fut soupçonné de s'être laissé vaincre. La Nation n'admettait pas que, parmi ses citoyens les plus exaltés, il pût rencontrer des lâches. La Révolution glorifiait son peuple. Marcé se vit accusé, convaincu par conséquent d'avoir les 15 et 19 mars, participé à des manœuvres tendant à favoriser les projets de la Vendée. La victoire ou la mort était le cri de guerre des clubs. Le vieux Général n'avait put vaincre, puisque ses soldats l'avaient abandonné sur le terrain. On le conserva pour l'échafaud, et, le 29 janvier 1794, il y monta.

Ces vainqueurs, troupe indisciplinée, mais pleine de cette bravoure qui affronte en aveugle tous les dangers, accouraient en Vendée faire leurs premières armes. Leur premier combat ne fut pas heureux. 500 des vainqueurs de la Bastille, chassés de Coron par les femmes et par les habitants avaient pris position sur une hauteur proche de Vihiers. **Jean Brunet** est à la tête de 40 hommes qu'il conduisit au rassemblement général. Il aperçoit les Bleus, il traverse un champ de genêts et se porte bravement à l'attaque. Il est blessé, sa blessure ne le rend que plus ardent, de 8 coups de fusil il abat 8 soldats. Le bras tout en sang, il se retire vers sa troupe qui n'a pas osé le suivre. Des reproches tombent de sa bouche, il encourage ses paysans, les pousses sur cette troupe neuf fois plus nombreuses que la sienne, et, après un combat de quelques minutes, il met en déroute les Républicains.

Le 11 avril 1793, **Cathelineau**, **d'Elbée** et **Stofflet** sont en route pour Chemillé, c'était leur première bataille en règle.

La Révolution qui craignait de ne pouvoir vaincre cet enthousiasme, essaya d'en triompher par la trahison. C'est la seule que nous trouverons au compte d'un Vendéen.

Bruno, appelé **« Six-Sous »** dans le pays, à cause de sa pauvreté, avait longtemps servi dans l'artillerie. Ce fut lui que Cathelineau chargea du soin de diriger les canons déjà pris aux Bleus. A peine eut-il à sa disposition cette artillerie, qu'on le vit faire des dépenses inusitées et parler de sa future fortune avec une assurance qui excita les soupçons. On le surveilla. A Saint Lambert-du-Latay on acquit la preuve que **Six-Sous** était vendu aux Bleus.

Pendant la nuit qui précéda le combat de Chemillé, **Six-Sous** décharge les pièces de canon et les recharge avec du sable et de la terre. Un volontaire qui s'était engagé à épier tous ses mouvements l'aperçoit, le saisit, le traîne devant les chefs. La trahison est constatée, on prévient les effets et quand les Républicains, le matin, se mirent en ligne devant l'adversaire que leur mitraille et leurs boulets devaient emporter sans vengeance, ils purent juger de la perfidie de **Six-Sous** était découverte. Le traître fut fusillé par derrière, il mourut comme un lâche, en demandant la vie à tous les Officiers. On trouva sur lui l'or et plusieurs centaines d'assignats. Le tout fut jeté dans la rivière le Layon.

Berruyer avait ordonné aux Généraux Ligonnier et Dayat de s'avancer vers Vezins et Coron. Ils devaient seconder son attaque sur Chemillé et la Jumelière. Quétineau, avec sa brigade, était chargé de s'emparer du bourg des Aubiers. La Jumelière fut enlevée par la colonne du Général Duhoux qui ne rencontra aucune résistance, mais il n'en fut pas ainsi de Chemillé, dont les Blancs avaient fait le point central de leurs opérations.

A la vue de l'ennemi, **Cathelineau, Stofflet, d'Elbée** et **Tonnelet** s'élancent pour donner un exemple dont ils sentent que l'inexpérience de leurs soldats peut avoir besoin. Ce premier choc est terrible. Les Gardes Nationales sont saisies de frayeur. Elles lâchent pied ou, insensibles aux prières et aux menaces des Généraux et des conventionnels, elles se couchent par terre en présence de ses volontaires, qui, peuple comme elles, courent si bravement au feu. Les Gardes Nationaux avaient compté sur la trahison de **Six-Sous**.

Cette Légion est formée de ci-devant gardes françaises, Elle marche avec ensemble au combat, mais pris à dos, dans le flanc et en tête, les Gendarmes ne peuvent résister à l'impétuosité Vendéenne. **Noël** et **Marchand**, officiers supérieurs de la 35^{ème} tombent morts. **L'Adjudant Général Mangin** est frappé comme eux. **Duhoux** se voit blessé à la tête de sa colonne. Cependant **Berruyer** résiste toujours. La colonne de **Duhoux** va se débander.

Il la rallie et revient à la charge. En ce moment la position des insurgés n'était plus tenable. Les cartouches et les munitions leur manquaient, **d'Elbée** même commençait à perdre du terrain, lorsque les prisonniers Républicains, faits dans les précédentes rencontres, et, pendant le combat, jetés sur des ailes de l'armée Royale, s'aperçoivent de la confusion qui règne au milieu des rangs de la Vendée. Par un mouvement spontané, ils s'ébranlent, mais liés les uns aux autres par des cordes, ils sont obligés de conserver dans leur fuite un ordre plus régulier que celui adopté par les paysans. Dans l'obscurité de la nuit, **Berruyer** ne peut les reconnaître, ils s'imaginent que c'est une colonne tenue en réserve pour décider l'affaire et qui s'avance ainsi le dessein de le charger à la baïonnette.

L'erreur du Général est partagée par ses soldats qui lâchent pied. Pourtant la 35ème ne veut pas si promptement céder le champ de bataille. **D'Elbée** a compris la terreur panique des Républicains, il l'a met à profit et pousse les blancs contre la 35ème Légion. Les royalistes sont vainqueurs, mais **Perdriau** et **Gaudin**, de la métairie de la Chaperonnière, tous deux amis de **Cathelineau**, tombent mortellement blessés dans cette charge. **Matthieu Sinan**, qui plus tard succéda au brave **Pohu** dans le commandement des gars de la Poitevinière, voit **Cathelineau** entouré de Bleus levant déjà leurs sabres sur la tête du futur Généralissime de la Vendée. **Sinan** se précipite sur les soldats. Il les écarte ou les tue à coup de baïonnette. D'autres paysans accourent, et **Cathelineau** est sauvé. Ce fut en ce moment que **Berruyer**, perdant toute espérance de soutenir plus longtemps un combat qui avait duré neuf heures, pris le parti de la retraite.

Les Vendéens le poursuivirent jusque sous Saint-Lambert.

(M. l'Abbé Deniau raconte, d'après le récit de quelques survivants, les émouvantes péripéties du grand choc de Chemlillé. Dans une note il ajoute cet intéressant épisode à la gloire d'Elbée :

« Un trait d'héroïque générosité, qu'on rapproche involontairement du cri sublime de **Bonchamps** mourant, marqua la fin de cette rude journée. Raconté par **M. le Comte Théodore de Quatrebarbes**, qui recueille avec un si filial respect une si noble sollicitude **tout ce qui tient à l'honneur de la Vendée** »).

Le 11 avril 1793 il tombait sur la division de **Gauvilliers**. A 7 heures du matin, **Bonchamps** ouvrait le feu près du Mesnil, **Gauvilliers** dont les forces étaient beaucoup plus considérables que celles de la Vendée, résista avec vigueur. Les paysans reculèrent, et les bleus, après leur avoir pris deux pièces de canon, se portèrent sur Saint-Florent. L'armée Vendéenne, encore imparfaitement formée, allait succomber. Mais **Bonchamps**, conte l'avis de **d'Elbée**, fait naître la pensée de la reporter sur Tiffauges, où l'on pouvait espérer quelques secours des populations.

D'Elbée, Bonchamps, Cathelineau et la Bouëre étaient enveloppés dans le demi-cercle que formaient autour d'eux Berruyer. Ligonnier, Quétineau et Gauvilliers, maîtres de presque tous les postes. L'armée Vendéenne était compromise, et, sans avoir été vaincue, elle cessait enfin de vaincre, ce qui, pour elle, allait devenir la mort. Un immense désastre l'attendait peut-être dans les gorges de la Sèvre, désastre que toute l'intelligence de Bonchamps était inhabile à conjurer, lorsque Henri De La Rochejaquelin apparut comme un libérateur.

Ce jeune homme ne sait jamais montrer sur aucun champ de bataille, mais il a grandi avec les périls de la monarchie, dont il a été à Paris l'un des derniers, l'un des plus fidèles soutiens. Mais il est beau, enthousiasme, plein de force et de bonté, mais pour arriver à son château de la Dubelière, où les paysans l'appellent dans les ardeurs de leur impatience, il a couru bien des dangers. Dès que les gars des Echaubrognes, de Saint-Aubin, de Nueil, d'Izernay et des Aubiers, « Vendéens que Sparte eût avec orgueil comptés parmi ses enfants », l'ont vu à leur tête, ils n'ont plus douté du succès. Il les a réunis autour de lui, eux dont, une première défaite avait rendu les courages incertains, il a accepté leur dévouement, il leur a dit avec le laconisme des grands Capitaines :

« Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui. Pour moi, je ne suis qu'un enfant, mais par mon courage je me montrerai digne de vous commander ».

Si J'avance suivez-moi!

Si je recule tuez-moi!

Si je meurs, vengez-moi!

« C était parlé en héros ». Tel est le seul commentaire de l'Empereur Napoléon lorsque, à la page 212 du sixième volume de ses mémoires, il cite cette harangue si bien faite pour être comprise par les Vendéens.

Le jeune volontaire avait héroïquement parlé, il va agir de même. Il court aux Aubiers le 13 avril 1793, se place dans un champ qu'on appel le « Champ de la Justice » comme si nos pères avaient eu le don de seconde vue. Il aperçoit les Républicains de Quétineau et commence le feu à une heure de l'après-midi. Devant ce feu de tirailleurs auquel ils ne sont pas habitués, les soldats se retirent pour prendre position sur une hauteur. Profitant de ce pas rétrograde « Voici les Bleus qui fuient » s'écrie Monsieur Henri, car c'est sous ce nom d'amicale familiarité que le comte Henri De La Rochejaquelin est encore vénéré par les paysans. Cachés derrière les haies, ils s'élancent à sa voix. La Rochejaquelin enlève le cimetière où les ennemis se sont retranchés, s'empare des munitions qu'ils y ont déposées, de deux canons qui les protégeaient, et toute la nui, sans songer même à faire prendre une heure de repos à ses volontaires, qu'il soutient de son courage, qu'il anime de son exemple, il marche sur Tiffauges, afin de délivrer l'armée de Cathelineau et de Bonchamps dont il connaît la pénible situation.

Un seul jour a suffi à ce jeune homme pour amener de si heureux résultats. Ce jour n'est que l'aurore de ceux encore plus beaux qu'il va faire briller sur la Vendée. L'armée miraculeusement ravitaillée, reprend l'offensive. Elle rentre dans Cholet, dans Chemillé, dans Vihiers. Elle bat encore **Ligonnier** entre Vezins et Coron, **Ligonnier** toujours brave, mais toujours malheureux et qui laisse 1.000 morts et son parc d'artillerie sur le champ de bataille. **Ligonnier** se repli sur Doué, et le 20 avril il adresse au Ministre de la guerre un rapport ainsi conçu : « L'ennemi était retranché sur le grand chemin de Cholet. **Le Colonel Boisard** força le retranchement, mais un bois de genêts se trouvant garni de tirailleurs en embuscade, mes volontaires prirent l'épouvante et la fuite en jetant leurs armes, mais le déroute était contagieuse. Je fus contraint de me retirer sur Vihiers, et ce matin sur Doué.

Presque tous mes volontaires ont, non seulement refusé le service, mais déserté presque en totalité. J'en ai joint une grande partie avant Doué, où j'espère qu'ils se croiront en sureté, avec 200 hommes qui me restent du bataillon du Finistère ».

Après cette journée du 16 avril, **Monsieur Henri et Cathelineau** mettent, le 18, le siège devant le manoir de Bois-Groleau, où 160 grenadiers de Saumur et de Montreuil-Bellay se sont renfermés. Leur Commandant est **Jérémie Tribert**, un de ces patriotes qui par égarements révolutionnaires n'épargnent pas plus que les Royalistes, car il des temps où, dans les partis, l'honneur et l'humilité sont des crimes. **Tribert** ne s'est rendu qu'à la dernière extrémité. Les Vendéens savent qu'il voulait mourir en combattant. Au moment où il présente son épée à **La Rochejaquelin** « Gardez, Monsieur, lui dit ce dernier, les armes dont vous vous êtes servi avec tant de courage ». Le commandant s'assoit pour dîner à la table des Généraux.

Les Vendéens avaient envoyés à Saumur deux parlementaires pour prévenir les malheurs d'une résistance désormais inutile de la part des détachements isolés. Ces parlementaires avaient été tués. C'étaient un propriétaire nommé **Moricet** et **Duchesne**, marchand forain comme **Cathelineau**. Ils avaient accepté cette mission que par un sentiment d'humanité. A la nouvelle que deux brigands sont dans la ville, le peuple se porte à leur rencontre, il les saisit, et, après leur avoir fait endurer les plus horribles tortures, il les massacres sur la place de la Bilange. C'était en traçant une pareille ligne de démarcation entre les deux camps que les Vendéens marchaient au combat.

Le 24 avril, les divisions de d'Elbée, de Cathelineau, de Stofflet, de Bonchamps et de Bérard, qui, avec celle De La Rochejaquelin, étaient déjà appelées « La grande Armée d'Anjou et du Haut Poitou », joignent à Beaupréau cette colonne de Gauvilliers, qui vient de promener l'incendie dans les campagnes.

Ce jour-là même il arrivait dans la ville de Varades, et **Gauvilliers** écrivait à Angers « Le plus alarmant de cette déroute, c'est d'abord que quatre à cinq pièces de canon sont tombées au pouvoir des insurgés, avec plusieurs blessés et morts, et que le reste de l'armée est dans un état de discipline alarmant ».

C'est alors que La Rochejaquelin se rappel que Lescure, sa famille et Marigny sont resté au château de Clisson, près de Bressuire, gardés à vue, prisonniers, peut-être même menacés dans leur existence. Il se rappel surtout la promesse qu'il leur fit, au moment de son départ de Clisson, lorsqu'un paysan nommé Morin, adressé à Monsieur Henri par sa tante, Mademoiselle De La Rochejaquelin, leur apprenait que Châtillon venait de tomber au pouvoir des Royalistes.

Au milieu de son récit, ce paysan s'aperçut que **La Rochejaquelin** tressaillait, emporté par une pensée de glorieuse émulation. Il se retourna vivement « Monsieur, lui dit-il, est-il bien vrai que vous irez dimanche tirer à la milice à Boismé? C'est-il bien possible, pendant que vos paysans se battent pour ne pas être soldats de la République? Venez avec nous, **Monsieur Henri**, tout le pays vous désire et vous obéira » Heureux de répondre à un appel depuis longtemps attendu, **La Rochejaquelin** se lève et s'écrie « Je te suis, mon ami ».

Le 2 mai, il tenait sa promesse ; le 2 mai il attaquait la ville d'Argenton-Château, il la prenait d'assaut, faisait grâce de la vie à la garnison qui, par le droit de la guerre et par celui des représailles, devait-être passé au fil de l'épée. Le même jour, il se présentait à Clisson, et la Vendée comptait trois Généraux de plus, **Donnissan, Lescure et Marigny**.

A l'approche des Vendéens qui, au nombre de 250.000 hommes, s'avancent vers Bressuire, le **Général Quétineau**, dont le bonheur n'égale l'honnêteté, abandonne cette ville. Il s'est retiré à Thouars, recueillant sur sa route les débris des marseillais et de toutes les divisions dispersées. Quelques jours auparavant, les Marseillais, à peine arrivés dans le Bocage, s'étaient portés à de coupables excès.

Onze paysans, surpris dans leurs lits et soupçonnés d'avoir des intelligences avec ceux que la Convention appelait des rebelles, furent arrêtés et jetés dans les prisons. Les Marseillais exigent leur mort. Le **Général Quétineau** et les autorités civiles de Bressuire veulent s'opposer à un massacre dont ils prévoient les tristes résultats sur l'esprit des populations. Cette troupe indisciplinée ne tient aucun compte d'une sage résistance, elle traîne hors de la ville ces malheureux. **Quétineau** et le maire de Bressuire essayent encore de défendre les victimes. On les forces à s'éloigner en les menaçant, puis aidés par de jeunes patriotes de Saint-Jean-D'Angély, les Marseillais hachent à coups de sabre les onze Vendéens qui, à genoux, priant Dieu et criant « **Vive le Roy! Expirèrent avec courage** ».

Ce crime était affreux, les royalistes pourtant n'en tirèrent point vengeance. L'armée s'arrêta deux jours à Bressuire, elle ne s'y livra à aucunes représailles.

« Madame De Larochejaquelin rapporte aussi ce massacre qui eut lieu hors des murs de Bressuire, près de la porte de la Bâte, que la municipalité de cette ville a eu la malencontreuse idée de détruire dans les années 1760-1770. Aujourd'hui à l'emplacement de cette porte il y a une place appelée « place Labâte » ce qui par sa déformation d'origine ne peut donner à confusion (dans le livre Histoire de Niort aux éditions De La Tour Gile l'erreur a aussi été commise). La Bâte vient du verbe Bâter qui veut dire équiper les bœufs, les chevaux, les ânes... pour travailler aux champs. J'ai d'ailleurs un copain de jeunesse qui s'appelait LABATE, l'origine du nom vient peut-être du métier de Bâter et du lieu où le travail s'effectuait. On défait les origines des lieux sans donner pour autant la véritable explication. Une plaque commémorative, porte de la Bâte et aux Moulins de Cornet, en l'honneur de ces paysans massacrés pendant les guerres de Vendée serait souhaitable. Mais Bressuire, comme d'autres villes concernées, autre que la Vendée, ne font état de ces massacres sur leur terre, pourtant cela fait partie de l'histoire de notre région».

« Sous la dénomination générale de Provinces de l'Ouest, on entend toute la contrée où la guerre a sévi avec plus ou moins d'intensité. Elle est comprise entre la mer et une ligne qui, partant de la Manche, près du Calvados, remonte l'Orne jusqu'à la source du Sarthon, longe cette rivière jusqu'à la Sarthe, suit quelques temps cette dernière, et, traversant la Loire à Saumur, aboutit à l'océan sur les rivages des Sables d'Olonne. Cette ligne embrasse dans son cours circulaire la Basse Normandie, le Maine, l'Anjou, et la partie du Poitou composant les départements des Deux-Sèvres et de la Vendée, plus spécialement connu sous le nom de Bocage, à cause de la grande quantité de bois qu'elle contient ».

L'Ouest réunis une population de cinq millions d'habitants.

Ce qui constitue la plus grande force défensive du Bocage, c'est sa division par champs environnés de haies vives qui, comme dans les environs de Bressuire et dans presque tout le Bocage, abritent de petits sentiers très profondément encaissés, et qui, à la première vue, avec leurs ruisseaux coulant sur des pierres, ne ressemblent pas mal à des fossés. Ce sont des parapets en terre, de cinq à six pieds de hauteur sur autant d'épaisseur, couvert d'arbres étêtés ou d'épais buissons, qui de chaque morceau de terre font une redoute, et de tout le pays une vaste surface encombrée de retranchements.

« Quelque soit la cause qui ai fait adopter ce genre de clôture, il faut remonter à l'antiquité la plus reculée, et l'on aperçoit des traces qu'en Irlande et dans la partie occidentale de l'Angleterre. Un lien avec les Celtes qui venus d'Allemagne ont traversé la Normandie, pour l'Angleterre, l'Irlande à la Bretagne, la Vendée et les Deux-Sèvres pour ensuite descendre jusqu'en Espagne. Si la configuration du terrain, dans le bocage, et parcellaire était des bois, des haies, nous retrouvons plus dans la Gâtine la division des lopins de terre Celtique. Les lopins de terre étaient entourés de murs de pierres sèches et ses sommets en étaient arrondis, Echiré à côté de Niort par exemple et certains endroits du marais. Nous retrouvons l'identique encore de nos jours en Irlande, Angleterre et il me semble l'Islande. Nous retrouvons également dans les bijoux, boucles d'oreilles et le collier, que portent les Sablaises et les Espagnols.

Ces bijoux comportent une bordure extérieure et dedans nous avons des petits cercles, ces cercles s'appellent des Tryskells. Il en existe deux autres forment, les trois Jambières en forme de « Y » de l'île de Man et la croix gammée à l'envers ».

C'est ne grande partie aux clôtures qui ferment chaque propriété de l'Ouest que ses habitants doivent la conservation de ces mœurs patriarcales que la Révolution a essayé de corrompre par la liberté, et qui se sont élevées contre elle de toute l'énergie de leur pureté. Ces clôtures forcent les habitants à l'isolement, à la vie de famille et à de rares communications entre les hommes dans une région où ils ne peuvent se réunir que le dimanche, pour prier Dieu en commun et s'entretenir après la messe de leurs espérances de la récolte prochaine et de leurs transactions commerciales.

« Tout ceci s'est bien modifié depuis, et la topographie n'est plus reconnaissable ».

Une petite partie du premier théâtre de la guerre, connue sous le nom de « Marais », offre parla multitude des canaux dont elle est coupée, des moyens de défense analogues, quoique différents dans leur nature. Une telle différence explique les changements de mœurs et de caractères que l'histoire signalera entre ces populations.

Inaccessibles aux persécutions, plusieurs paroisses du Marais, entre Niort et Luçon, se contentèrent de vivre dans leurs déserts toujours inondés ou sous leurs pauvres huttes, sans s'occuper des évènements qui ne pouvaient jamais les atteindre. Mais dans le Marais septentrional de la Vendée qui s'étend de Saint-Gilles à Bourgneuf, il n'en fut pas ainsi.

Ce Marais n'est praticable que durant les quelques mois de chaleur. Cependant en 1622, **Louis XIII** y pénétra avec son armée, dès les premiers jours d'avril. En 1794, **Turreau** l'envahit au mois de mars, malgré les précautions prises par les habitants qui avaient espéré rendre leur pays inaccessible en bouchant l'écluse du Poirot, dans la paroisse de Saint-Urbain.

La multiplicité des collines aurait pu leur offrir un moyen assuré de communication, mais ces collines, dominées par des bouquets de bois, étaient par eux sans aucun avantage, tandis que les Vendéens savaient utiliser à leur profit ces mêmes obstacles.

Avec leur instinct seul, ils avaient organisés une espèce de ligne télégraphique. A l'aide de petites échelles portatives appliquées aux branches d'arbres les plus élevés, ils se plaçaient de distance en distance. Quand ils avaient découvert la marche des colonnes Révolutionnaires, ils tiraient des sons convenus de la corne qui servait à réunir leurs bœufs. Ces sons, répétés sur toute la ligne annonçaient la nouvelle qu'il importait de faire connaître. Les ailes des moulins à vent étaient encore pour eux un nouveau moyen de correspondance aérienne. Le plateau des « Alouettes », qui domine la ville des Herbiers, et d'où la vue se prolonge sur les deux bassins de la Loire et de la Sèvre Nantaise, est célèbre dans les souvenirs par les signaux que ses moulins firent passer aux divisions tenant la campagne.

« Monsieur l'Abbé Augereau, curé de Boupère (Vendée), a publié à Nantes en 1882, une brochure qui nous donne la preuve de ce que dit Crétineau-Joly après tous les autres historiens. Un paysan des Cerqueux avait laissé en manuscrit le récit abrégé des campagnes auxquelles il prit part, de 1792 à 1815. Ce récit est en patois et est intitulé : Mémoires de Pierre DEVAUD. Voici ce que nous trouvons à la page 71 et qui confirme cette cause de faiblesse de l'armée Vendéenne, signalée par tous les auteurs : Pierre DEVAUD a parti 45 fois de Boisdon (c'était son village) pour allez faire la guerre de la « Vandée » aux soutient des « Bourbont », et il s'est rendu 45 à Boisdon, Pierre DEVAUD c'est battu 58 fois.

Ce manuscrit sans orthographe fut donné par le petit-fils de Pierre DEVAUD à Monsieur Tom Drake, auteur de l'album Vendéen, qui l'offrit à Monsieur le Comte de Chambord. Il doit-être encore à la bibliothèque de Frohsdorff. Il en a été tiré 450 exemplaires.

Voici une des campagnes e Pierre DEVAUD, racontés par lui dans le style concis qu'affecte ce tacite de village et avec l'orthographe un peu fantaisiste et qui sera rectifié.

Des Cerqueux de Maulevrier, je suis allé aux Aubiers, des Aubiers à Nueil, de Nueil à Pin, du Pin à Crizais (Cerizay), de Crizais à Montenit (Montigny), de Montenit à La Forais (La Forêt), de la Forais à Saint Jouyn du Millier (Saint Jouin de Milly), de Saint Jouyn du Millier à Moncoutent (Moncoutant), de Moncoutent à la Réjasse, de La Réjasse à Clésyx (Clessé), de Clésyx à Saint Jermin (Saint Germain), de Saint jermin à Adelli (Adilly), de Adelli à Partenai (Parthenay). La le pillage nous a été donné *.

Le soir il vient une alerte, et nous sortîmes de Partenai, nous couchâmes aux moulins à vant, de la nous prîmes la route de Saint Aubin du Cloux, de Saint Aubin du Cloux à Poussé, de Poussé à Segondiniers (Secondigny), de Segondiniers dans la nuit nous nous rendîmes à Névie (Neuvy), de Névie à la Traie (Traye), de Trais à la Chapelle de Pidier (Notre Dame de Pitié), de La Chapelle de Pidier à la Chapelle de Saint Lorant (La Chapelle Saint Laurent), de la Chapelle Saint Lorant à Terve, de Terve à Bressuire où j'ai monté dans le grand clochez **. Le soir il a fallu parti de Bressuire à Beaulieu, de Beaulieu à Nueil, de Nueil à aux Aubiers et des Aubiers aux Cerqueux.

*C'était le 30 juin 1793, les auteurs n'ont pas parlé de ce pillage qui fut assez restreint.

**C'est le clocher de Notre Dame de Bressuire. Il est haut de 56 mètres et fut commencé par les Anglais. Outre ce clocher remarquable, il y avait alors à Bressuire les clochers des églises de Saint-Jean et de Saint Nicolas du Château, vendus nationalement et rasés depuis les premières années (18ème) ».

Ces troupes de volontaires qui n'avaient ni solde, ni vivres, ni munitions, apportaient avec elles le pain nécessaire à leur expédition qui, ordinairement, ne durait jamais plus de quatre à cinq jours. L'ordre de rassemblement était ainsi conçu : « Au Saint nom de Dieu, de par le Roy, la paroisse dese rendra (tel jour, à tel endroit) avec ses armes et du pain ».

Les Vendéens acceptèrent l'injure de Brigands* pour la Révolution, ainsi que jadis dans les Pays Bas, les comtes de Horn et d'Egmont, avec leurs partisans, avaient été des Gueux. Plus d'une fois même, on entendit Cathelineau, Bonchamps, La Rochejaquelin, Lescure consacrer en souriant ce titre dont les paysans se glorifiaient comme une ligne de démarcation tracée entre la probité des Royalistes et la rapacité des Républicains.

*En 1793, dit **Madame De Larochejaquelin**, nous prenions seulement nous-mêmes le nom de « Royalistes des pays insurgés », que le conseil supérieur appelait officiellement pays conquis. Les Républicains nous donnèrent exclusivement le nom de Briguands et de Briguandes. Cela nous paraissait ridicule, que, au lieu de nous fâcher, cela nous portaient à rire. Comme la première bataille livrée dans le département de la Vendée avait, à ce qu'il paraît, frappé le plus les Républicains, ils nous désignèrent sous le nom de **«Briguands de la Vendée »**, d'où, petit à petit, au bout de quelques années, « **est venu le nom général de Vendéens** ».

Le Général Turreau, qui, dans quelques mois, va, par la formation des colonnes infernales, couvrir le Bocage de cadavres et de ruines, s'exprimait ainsi sur le compte de ces Brigands. A la férocité près, dont le Général incendiaire ose faire son seul chef d'accusation contre eux, c'est l'éloge le plus involontairement complet des Provinces insurgées. Sorti de la bouche d'un pareil ennemi, il ne peut que donner une nouvelle force à notre opinion sur cette guerre.

« Parlons des Vendéens , dit-il, dans un mémoire publié au mois de messidor an III, de ces hommes vraiment extraordinaires, dont l'existence politique, les rapides et prodigieux succès, et surtout la férocité inouï, feront époque dans les fastes de la Révolution, de ces Vendéens à qui il ne manque que de l'humanité et une autre cause à défendre pour réunir tous les caractères de l'héroïsme. Une manière de combattre qu'on ne connaissait pas encore, et peut-être inimitable s'il ne peut s'approprier qu'à ce pays, et qu'elle tienne au génie de ses habitants.

Un attachement inviolable à leur parti, une confiance sans borne dans leurs chefs, une telle fidélité dans leurs promesses qu'elle peut suppléer à la discipline; un courage indomptable et à l'épreuve de toutes sortes de dangers, de fatigue et de privation. Voilà ce qui a fait des Vendéens des ennemis redoutables, et qui doit les placer dans l'histoire au premier rang des peuples guerriers. En fin les Vendéens sont des Français animés du double fanatisme de religion et de Royauté, qui ont longtemps fixé la victoire, et qui ne pouvaient être vaincus que par des Républicains Français ».

« La guerre de Vendée a revêtu d'une splendeur incomparable quelques pages de notre histoire. On a vu nulle part ailleurs tant de noble vaillance et une partie de dévouement ».



« Jean GROLLEAU, de Puydéri (Chanteloup) »

« François RIPOCHE, des Echaubrognes »

« Très blessé : Il doit résister jusqu'à la mort »

« Six blessures - A pris trois pièces de canon »

C'est à Bressuire qu'après ses premières victoires, cette armée se trouve réunie. Nous avons dit ses mœurs, ses passions et son courage, il nous reste à faire connaître ses chefs qu'elle s'était donné.

Cathelineau le premier de tous, est un paysan né en 1758, au Pin-en-Mauges, amis un de ces paysans que les commotions politiques transforment en grand homme. Jusqu'au 10 mars 1793, il a vécu pauvre et ignoré, gagnant à peine assez de pain pour nourrir sa femme et ses cinq enfants. C'est lui qui a provoqué le mouvement, lui qui l'a régularisé. Par l'ascendant de ses vertus, par son éloquence si admirablement à la portée des masses, a su exercer un si prodigieux empire que, par une superstition des jours anciens, tous cherchaient dans le combat à se placer près du Saint-d'Anjou.

Henri Duvergnier, Comte De La Rochejaquelin, était né au château de la Duberlière, le 30 août 1772. Sorti à Quinze ans de l'école militaire de Sorrèze, il entra dans le régiment Royal-Pologne Cavalerie, dont son père était Colonel. Lors de la dissolution de cette garde, il n'émigra point, mais, après la fatale journée du 10 août, on l'entendit s'écrier « Je vais dans ma province, et bientôt on parlera de moi ». Le combat des Aubiers et l'armée catholique arrachée à Tiffauges, au plus grand des désastres furent ses coups d'essais.

Louis-Marie De Lescure, né le 13 octobre 1766, avait une bravoure grave et réfléchie qui ne ressemblait en rien à celle de son ami La Rochejaquelin. Il était, à 18 ans, capitaine dans le régiment Royal-Piémont.

Il y avait de toutes ces vertus dans le Marquis Artus De Beauchamps, né le 10 mai 1760, au château du Crucifix. Bonchamps capitaine de grenadiers, a servi déjà activement son pays dans les Indes, sous les ordres du célèbre Bailli De Suffren.

Nicolas Stofflet, garde-chasse au château de Maulévrier, né à Barthélemont, près de Lunéville, le 3février 1753, d'une humble famille d'artisans, il avait longtemps servi dans le corps de la Gendarmerie du Roy Stanislas. Le Comte De Colbert, officier supérieur dans cette arme, estimait Stofflet.

Bernard De Marigny, nommé dès le premier jour Général de l'artillerie, naquit à Luçon, en 1753. Il avait servi longtemps dans la Marine Royale en qualité d'Officier Supérieur.

Le Marquis De Donnissan, père de Madame De Lescure, était Maréchal de camp depuis longtemps. Il avait fait les cinq dernières années de la guerre de sept ans. Au moment de la Révolution il se trouvait gentilhomme d'honneur de MONSIEUR, Comte de Provence. Il devint soldat quand la royauté n'eût plus de trône que sur l'échafaud. Plus tard il sera forcé d'accepter les fonctions de Gouverneur Général des pays conquis, dont son esprit de conciliation le rendait digne.

D'Elbée*, le Général la Providence, ainsi que l'appelaient les Vendéens, parce que, dans sa religieuse confiance en Dieu, il disait à chaque bataille « La providence nous donnera la Victoire ».

Nous venons de nommer les principaux chefs de cette armée qui voit briller dans ses rangs tant d'Officiers et de volontaires, qui, comme Forestier, Pierre Michelet, Tonnelet, De La Bouëre, les trois frères Soyer, Couty, Guignard, les frères Cadi, Forêt, Villeneuve Du Cazeau, Duhoux, Dommaigné, Bourasseau, Beauvais, et de Scepeaux lui rendent d'importants services.

^{*}Madame de Sapinaud, en ses mémoires, p.147, trace du Général d'Elbée un portrait flatteur très juste.

^{**} Pierre Michelet des Essarts était né à Boismé, près de Bressuire. Monsieur le Marquis De La Rochejaquelin (dans ses notes p.94 et 95 des mémoires) donne sur les divers membres de cette famille d'intéressants détails.

Guignard Henri-Claude, natif de Tiffauges et ancien Gendarme à Roche-Servière.

Villeneuve Du Cazeau, Louis-Augustin, seigneur du Pontreau, paroisse de Cholet, était né en 1756 dans la paroisse du May près de Cholet.

Les Soyer étaient quatre frères, nés à Thouarcé (Maine et Loire) d'une famille aisée de marchands. L'aîné, René-François, fut Grand Vicaire de Poitiers, puis évêque de Luçon en 1821. Jean, Major Général de l'Armée d'Anjou, reçut en 1816 le brevet de Maréchal de Camp. François fut breveté Colonel et Louis-Pierre, chef de bataillon. C'est de lui que Madame De Sapinaud écrit en ses mémoires (p.152) « Entouré à Chatillon de quatre Hussards, il les tua tous les quatre et rejoignit sa division. Il n'est pas une partie de son corps qi ne soit cicatrisée, il ne lui reste entier que le cœur ».

Dommaigné, Jean-Baptiste, était lieutenant de Vaisseau, il fut fusillé près de Fougères dans les premiers jours de 1794.

CHAPITRE III

La plupart de ces obstacles tenaient à la nature même du pays coupé en marais, en plaines et battu par la mer, d'autres naissaient du caractère de ses habitants, hommes qui n'ont jamais eu en partage la douceur et la simplicité de leurs concitoyens du Haut-Poitou. Alors plusieurs d'entre eux semblaient se faire un précieux prétexte de la cause de Dieu et du Roy pour se livrer en sécurité de conscience à des actes de cruautés. Les royalistes du Bas-Poitou n'approuvèrent jamais ces actes. Charrette, aussitôt après avoir pris le commandement, les flétrit avec une énergique indignation. Mais quoique repoussées par les uns, quoique désapprouvées par les autres, ces mesures de vengeances appartiennent à l'histoire.

De Couëtus, Joly, les trois frères Joseph, Hyacinthe et Prudent De la Robrie avec leur père, Frémont Du Bouffay, Savin, le jeune Chaffault, d'Argens, Pinaud, de Goulaine, De la Roche-Saint-André, Bordereau, La Cathelinière et les deux Guérin se sont déjà plus d'une fois mis à la tête des rassemblements formés dans le Bas-Poitou. Dan la première quinzaine de mars les uns ont eu affaire aux gardes Nationales des environs, et ils ont mis facilement en déroute. C'est le sort qui a été réservé par Savin aux volontaires de Palluau et à la garde Nationale de Fontenay, battue pas Royrand. Les autres se sont mesurés avec des soldats aguerris, commandé tantôt par Dumouriez, tantôt par Beysser, jeune chirurgien de Marine, élevé tout d'un coup au Généralat, et ils ont été battus. Lucas-Champonnière qui, comme tous ces royalistes, paysans ou gentilshommes dont leurs noms vient d'être cités, sera bientôt sous Charrette, l'un des chefs les plus distingués du Bas-Poitou. Lucas-Champonnière, à la tête de 1.500 hommes du pays de Retz, occupe les rives de la Loire. Il s'empare du Pellerin, où sa troupe commet, malgré lui, plus d'un excès.

« De Couëtus, Jean-Baptiste René De La Vallée, était né à Nantes en 1744. Ancien page de la Reine, il se battit en Vendée. Arrêté au Clouzeau, près de Challans, il fut fusillé le 28 décembre 1795 ».

« Bordereau, nommé ici pour la première fois, était une femme. Sa vie fut aussi pure que son courage était inébranlable. Renée Bordereau, née à Soulaine, près d'Angers, en 1770, avait vingt-trois ans au commencement de la guerre, elle n'était connue dans l'armée que sous le nom de Langevin. Sauf, MM. De Lescure, De La Rochejaquelin, Cathelineau et quelques autres chefs, tous ignoraient le sexe de cet intrépide soldat. Nous avons ses mémoires, rédigées par elle-même et publiées à Paris en 1814, chez Michaud, imprimeur du Roy. De cette brochure réimprimée, à Niort, (Favre 1888) avec deux croquis qui la présentent à deux époques très diverses de sa vie. « Aux premières affaires, où je me suis trouvée, dit-elle avec candeur le bruit des coups de fusil me fit impression et je fus désespérée de ne pas me trouver plus de courage. Je m'adressai alors à Dieu, et en levant les bras au ciel, je lui dis « Bon Dieu, ne me donnerezvous pas plus de cœur pour combattre vos ennemis ? Aussitôt après, je me suis sentie animée comme par un miracle. Je n'ai pu eu peur de rien, et grâce à Dieu, le courage ne m'a jamais manqué depuis ».

Le tocsin sonnait dans toutes les paroisses, l'insurrection de la Vendée éclatait.

Maupassant veut tenir bon, il est massacré avec le peu d'hommes qui n'ont pas abandonné leur chef. Ce meurtre est le signal de beaucoup d'autres.

Le curé constitutionnel et le juge de paix expirent en criant « vive la Nation », ils expirent sous les coups des femmes vociférant des paroles de mort et au milieu des chants de victoire que les vieillards que les enfants font entendre sur ces cadavres.

lci, comme dans une partie de la Bretagne et du Maine, on verra des femmes, suivant l'exemple des Druidesses, s'attacher à leurs parents qui vont combattre, puis, avec des faucilles recourbées, ouvrir le ventre de leurs ennemis tombés, et chercher dans leurs entrailles le reste de vie qu'y ont laissé les balles où les baïonnettes Vendéennes.

C'était **Souchu** qui préludait ainsi à l'installation de son Comité supérieur. Ancien receveur des gabelles, cet homme a été entraîné dans une voie de sang par les funestes provocations des septembriseurs. Il s'est trouvé à Paris dans les journées du 20 juin, 10 août et du 2 septembre 1792. Il a vu crouler la Royauté, égorger ses défenseurs. Il a été témoin du grand crime social qui organisa l'assassinat dans les prisons.

Ce comité s'était chargé de juger les prisonniers que faisaient les diverses bandes agissant dans les Marais qui avoisinent les bords de La Loire. Les juger eussent demandé du temps, de l'équité et une impartiale appréciation des motifs qui les poussaient à prendre les armes. Souche pensa qu'il était de meilleure guerre de les tuer sans jugement. Il avait adopté ce plan, il l'exécuta dans toute sa rigueur.

Quarante-Deux Républicains périrent ainsi dans une nuit. A Légé, à Montaigu, aux ports de Paimboeuf, ces fatales exécutions se renouvelèrent.

La Roche-Saint-André a marché sur Pornic avec quatre mille hommes. Il s'est emparé de cette ville. Ses volontaires indisciplinés s'y gorgeaient de vin et d'eau de vie, lorsqu'un prêtre marié, nommé Albine, rallie les Bleus qui fuyaient et les ramène sur la ville. Le massacre dans les rues et dans les maisons fut horrible. Les Républicains tuèrent sans pitié, ils enterrèrent même tout vifs, jusqu'au cou, plusieurs Officiers Royalistes et ils les lapidèrent. Dans cette épouvantable nuit, le Marquis De La Roche-Saint-André fit des prodiges de valeur et tenta de prendre, mais en vain, les mesures nécessaires au salut de son armée. Souchu ne lui tint aucun compte de l'ivresse des volontaires et du courage qu'ils avaient montré. Souchu l'accuse au Comité dont il est président, il demande sa tête. Le Comité allait la livrer. Pour se soustraire à d'aussi tristes conséquences de l'accomplissement de ses devoirs, La Roche-Saint-André se retira dans l'île de Bouin.

Quand **Souchu** était las de garder dans ses cachots les prisonniers fait par les Royalistes, il prêtait aux patriotes quelques crimes affreux. A ces nouvelles, les Royalistes, dont le Président du Comité savait bien aiguillonner la fureur, se précipitaient dans les prisons, on en arrachait les Bleus. **Souchu** les faisait attacher à une corde que, par une dérision impie, il appelait leur chapelet; barbare initiative qui, peut-être, révélera à **Carrier** les mariages Républicains. Après les avoir forcés à se mettre à genoux, il les faisait fusiller. Quatre-vingt périrent dans un seul jour. Ceux que les balles épargnaient étaient impitoyablement égorgés. **Joubert**, président du district de Machecoul et ennemi personnel de **Souchu** eut les poignets sciés. Des hommes et des femmes furent enterrés vivants, et longtemps après ces orgies de sang, sur le terrain où **Souchu** commandait ces exécutions empruntées aux mœurs des sauvages, on découvrit un bras d'homme, dont la main, hors de terre, serrait avec une violence convulsive des herbes jaunies.

Exaspéré de la résistance qu'il ne s'attendait pas à voir surgir dans un homme livré à toute sa fougue de ses passions. **Souchu** organisa contre **Charrette** des plans d'insubordination. On dit même que, se rapprochant ostensiblement des Révolutionnaires, il essaya plus d'une fois de le compromettre aux yeux de l'ennemi.

La preuve de se rapprochement, qui n'aurait point étonné la Vendée, se trouve même dans la manière dont mourut **Souchu**. Le **Général Beysser** attaquait Machecoul, qui, comme Cholet et tant d'autres villes centrales de l'Ouest, fut si souvent pris et repris dans ces guerres. **Beysser** va pénétrer dans Machecoul, lorsque **Souchu**, couvert d'un bonnet rouge, une liste de proscription à la main, liste sur laquelle figurait **onze chefs Royalistes et Charette**, se précipite sur les Bleus en criant « Vive la Nation » Il allait se réfugier dans les rangs ennemis. La hache d'un sapeur, qui lui fend la tête, ne lui en laisse pas le temps. A cette nouvelle, **Charrette** plein de joie, dit aux partisans de cet homme « Ce ne sera jamais ce sang impur que mon épée vengera ».

« En 1872, ont paru chez Robuchon, imprimeur à Fontenay le Comte, les lettres de Broussais, volontaire National, sur la campagne de Beysser en Vendée. Broussais, né à Saint-Malo, de caporal obscur, devint célèbre plus tard par ses écrits et ses systèmes de réforme médicale. Ses lettres d'alors ont été retrouvées par Monsieur Fillon. Elles sont au nombre de six, datées de Montaigu, de Nantes, d'Angers et de Rennes, elles peignent d'une façon saisissante les horreurs de la guerre, et s'expriment avec impartialité sur les batailles et les défaites des deux armées ».

François-Athanase Charrette De La Contrie était né à Couffé, près de Nantes, le 21 avril 1763. Aspirant-Garde Marine, Lieutenant de Vaisseau, il a, dans ces différents emplois, montré une bravoure et un désintéressement peu communs. Le 10 août 1792, il est aux Tuileries, offrant son bras et sa vie à la Royauté malheureuse. Ses efforts sont inutiles. Entouré par la foule qui assiège le château, il va être égorgé. Un lambeau de chair humaine se rencontre sous sa main, c'était la cuisse mutilé d'un Suisse, il s'en empare. A l'aide de cet effroyable passeport, il traverse la haie d'assassins qui l'entourent, et, le cœur saignant de tant d'affreux spectacles, il se réfugie chez un cocher de fiacre, où, pendant huit jours, il reste caché dans un grenier à foin.

Charrette a dompté les cupides, les sanglants instincts de Souchu : Souchu est mort. Charrette dissout le Comité Supérieur, mais tirant avantage des meurtres que ce Comité ordonna, le nouveau chef laisse entrevoir aux paysans qu'ils n'ont ni grâce, ni merci à attendre des Républicains, et, pour relever leur courage, il les conduit sous les murs de Pornic, théâtre de leur dernière défaite. Le 29 mars 1793, Pornic est en son pouvoir.

Il n'a encore sous sa précaire autorité que vingt paroisses du Bas-Poitou. Les autres obéissent à des chefs indépendants : Savin commande la division de Palluau, Guerry de Cloudy, Guerry De La Fortinière, son frère, et Nicolon des Abbayes celles de Challans et de Beauvoir. Pajot un des hommes les plus intrépides de la Vendée, est à la tête des volontaires de Bouin. Saint-Philibert marche sous les ordres de Couëtus. Joly dirige la division que l'on appel « l'armée des Sables ».

Un ancien soldat nommé **Vrigneau**, de la paroisse de Vieille-Vigne, a soulevé ses voisins et étendu sa puissance sur plusieurs communes, entre la route des Sables (d'Olonne) et celle de La Rochelle.

De Royrand, vieux chevalier de Saint-Louis, qui laissera dans les camps Vendéens une belle réputation d'honneur, de vertus et de talents, a été, comme tous les nobles, entraînés par l'insurrection des paysans qui environnaient sa demeure à Saint-Fulgent. Il les a conduit à la victoire, et déjà, sous son commandement, il réunit toutes les campagnes depuis Montaigu jusqu'à La Chataigneraie*. Un autre chevalier de Saint-Louis, De Lyrot, a formé une division qui opère sur la rive gauche de La Loire, et presque jusqu'aux portes de Nantes. Devieux, Désigny père et fils, De Flavigny, De La Chapelle et d'Andigné De Maineuf, combattent avec lui. Prud'homme, un maître d'école de village, a soulevé les gars du Louroux, ce seront plus tard des grenadiers de De Charrette.

*De Royrand, Charles-Augustin, seigneur de la Petite-Roussière, paroisse de Bazoges-en-Paillers, était né à Montaigu (Vendée) an 1731. Retraité comme Lieutenant-colonel en 1785, il fut blessé à Entrâmes et mourut près de Baugé en Anjou, le 5 novembre 1793.

De Lyrot, François-Jean-Hervé, seigneur De La Patouillère, était né à Nantes en 1732. Il fut tué à Savenay.

Un événement, que de plus grandes calamités ont fait depuis complètement oublier, donne à toute cette partie du Bas-Poitou, qui n'était as encore insurgée, la mesure de la tolérance politique que la Révolution prétendait appliquer à ces contrées.

Vers la même époque, **Joly et Savin**, qui plus tard deviendront deux des plus habiles Lieutenants de Charrette, échouaient devant Les Sables d'Olonne, que le Général Républicain **Boulard** défendit avec une rare bravoure. Mais, quoique battus par **Boulard** dans huit rencontres successives, **Joly et Savin** ne perdent point courage. Ils restent maîtres de La Mothe Achard et de toute la contrée voisine des Sables. **Boulard** était Royaliste. Officier sous Louis XVI, il avait conservé à la Monarchie son respect et son amour.

On l'accuse de trahison, parce que, malgré tous ses efforts, il ne peut neutraliser les entreprises des deux audacieux paysans qui lui sont opposés. L'injustice des paris tue ce brave Général et délivre **Savin et Joly** de leur plus redoutable adversaire.

C'était le 6 mai 1793 que **Charrette** avait contraint ses adversaires au silence. Ce jour-là même, la Grande Armée, pure de tous les excès et de toutes les rivalités dont le tableau vient d'être déroulé, mettait le siège devant Thouars.

Dans les anciennes guerres dont l'Anjou et le Poitou furent souvent le théâtre, cette ville, par sa position militaire, joua un rôle important. Elle est bâtie sur une colline, et la rivière du Thouet, guéable sur un seul point, décrit tout autour de son étroite enceinte une ligne, qui mieux que toutes les fortifications protège la ville au midi et au couchant. Le 3 mai, le **Général Quétineau**, après avoir évacué Bressuire, s'y était retiré, espérant bien que les Vendéens ne viendraient pas le poursuivre jusque là. Il avait concentré dans les murs de Thouars toutes les troupes en battues par les Royalistes. Mais ces troupes, auxquels se sont joints les bataillons du Var, de la Nièvre, de la Vendée et de la Vienne, ont pour compagnons d'armes une partie des Marseillais.

Comme les vainqueurs de La Bastille, usurpateurs du nom d'une cité qui ne les a jamais voulu reconnaître pour ses enfants, sont âpres au pillage et insubordonnés. N'est ce pas, en effet ces hommes toujours prêts au massacre ou à la révolte que les clubs ont besoin.

Quétineau, né au Puy Notre-Dame, non loin de Saumur. Avant la Révolution il avait une ferme, et, en 1792, il était parti pour l'armée de Dumouriez, en qualité de chef de bataillon des volontaires.

Cependant, à la nouvelle que les Blancs s'avancent sur Thouars, il prend toutes les mesures. Le 7 mai, le siège commence. Thouars est cerné est assailli par quatre côtés à la fois.

Donnissan et Marigny au Port Saint-Jean, **Cathelineau**, **d'Elbée et Stofflet** au Port du Bec du Château, forment la réserve. **Lescure et La Rochejaquelin**, au village des Vrines. **Bonchamps**, au Gué aux Riches, commencent l'attaque. La poudre manque aux Vendéens, **Monsieur Henri** s'en aperçoit, il court en demander et n'en trouve plus. Il saisit un fusil, descend le coteau sur le quel il est posté, puis, au milieu de la mitraille et des balles, il arrive au pont. Pour entraîner les paysans à braver le danger que seul il affronte, il se place encore au milieu du pont. Ses habits sont criblés de balles, mais les paysans ne s'ébranlent point. Il retourne une troisième fois auprès d'eux, il est enfin suivi, mais c'est par La **Rochejaquelin, par Forêt et par un volontaire**. Tous quatre se jettent dans les retranchements. Témoins de ce courage, les Vendéens se décident à l'imiter. L'armée entière s'ébranle. **Bonchamps** avec sa cavalerie, traverse le gué aux Riches à la nage. **Donnissan et Marigny** attaquent le pont neuf à coups de canon. **La Bouëre** ordonne au Maître canonnier de continuer le feu qui se ralentit « Je n'ai plus que trois Gargousses » répond l'artilleur –« Et bien feu tout de même », s'écrie **La Bouëre** « Nous irons chercher d'autres munitions dans la ville ».

A la première décharge, les Bleus abandonnent en désordre le Pont Neuf. **Cathelineau, d'Elbée et Stofflet** avancent vers la Porte de Saumur. Après le passage du Gué aux Riches, **Bonchamps** se trouve en face des patriotes de la Vienne. Les lâches ont fui, même avant le combat, mais le plus grand nombre de ces volontaires est sur le terrain. Pris en flanc, ils se battent sans espérance de secours, ils se battent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul. La cavalerie de **Bonchamps** les écrasent tous.

« A l'assaut », s'écrie La Rochejaquelin!

« A l'assaut », répète toute l'armée ! S'élançant vers le mur d'enceinte.

Les bleus se croient en sûreté derrière cette muraille qu'ils ont garnie de troupes. Bravant la mousqueterie, les blancs se disposent à abattre le mur à coups de piques. Ce moyen ne paraît pas assez expéditif à Monsieur Henri. A défaut d'échelles, il monte sur les épaules de **Texier**, de la paroisse de Courlay, l'un de ces hommes dont une bravoure surhumaine devrait immortaliser le souvenir. Il écarte les Républicains à coups de fusil, il se cramponne à tout ce qu'il peut lui offrir un point d'appui. Ses mains arrachent les pierres, et, échappant à toutes les morts, il ouvre ainsi la brèche. Quelques moments après, il entrait de vive force dans la place par le bas du château. Le **Général Quétineau** s'aperçoit alors qu'il est impossible de prolonger la résistance. D'un côté Lescure, pénétrait dans la ville avec ses gars, de l'autre Bonchamps la serrait de fort près. Les Bleus comprirent qu'il fallait se rendre. Après avoir arboré le drapeau blanc, ils capitulèrent devant **d'Elbée et Cathelineau**, qui se présentaient sur un autre point. Ce fût avec **Redon-Puy-Jourdain**, juge de paix que l'on traita d'abord. Pour la Vendée militaire, c'était un moment solennel, une heure de réaction ou de pardon qui allait sonner. Les habitants de Thouars avaient pris leur part du massacre des Moulins de Cornet au 24 août 1792. Le vainqueur avait des vengeances à exercer, les vaincus en avaient à redouter. A peine entrés dans cette cité prise d'assaut, les Vendéens se précipitaient dans les églises, ils agitent les cloches en volées triomphales, et, au pied de l'autel ils déposent tout sentiment de haine.

Napoléon, dans ses mémoires, rend aux Vendéens la justice qui leur a été si souvent déniée.

« Quoique la ville, dit l'Empereur, eût été prise d'assaut, cette capitulation fut observée. Ce qui est remarquable, c'est qu'aucune vengeance ne fut exercée ».

TEXIER Toussaint, dont l'album de Monsieur et Madame De Chauvelin ont conservé les traits, avait pour frère Joseph, et un autre, le trop célèbre Abbé Pierre Texier, mort en 1826, curé de Courlay. Histoire de la petite église p.176 et suivantes. Toussaint était né le 24 mars 1769. La Restauration lui donna la croix d'Honneur. Il mourut à Sunay, paroisse de Châtillon-sur-Thouet, le 29 mars 1847.

Son frère Joseph, était également natif de Courlay où il mourut le 6 janvier 1832. C'est à la famille Texier que Madame De La Rochejaquelin confia sa fille avant la prise de Fontenay (mémoires p.84).

Redon-Puy-Jourdain était, avant la Révolution, le procureur fiscal des De La Trémoille pour leur Duché de Thouars. La Révolution en fit le juge de paix du canton, puis le premier Sous-Préfet de Thouars. Quand, en 1805, la Sou-Préfecture fut transférée de Thouars à Bressuire. Monsieur Redon-Puy vint dans cette ville.

A Thouars, en dehors des recrues que fit la Grande Armée, il se présenta beaucoup de jeunes gens qui furent d'excellents Officiers, **Danyaud-Dupérat**, fils d'un avocat de Cognac, **Piet De Beaurepaire**, **de La Ville-Baugé**, qui avaient été forcés de s'enrôler dans la garde nationale, le vieux **Maignan**, **Herbault**, **De Mondion**, **De Langerie et De Chassigny** trois enfants qui combattront comme des hommes, accoururent prendre service parmi les Vendéens. **De La Marsonnière**, **Renou et De Beauvollier** suivirent cet exemple.

« Danyaud-Dupérat, Isaac-Daniel était né à Cognac en 1760. Il fit, après la prise de Thouars, toutes les guerres de Vendée. Prisonnier en 1795, il s'évade de Nantes et rejoint l'armée de Scépeaux. Arrêté de nouveau en 1804, il ne fut rendu à la liberté qu'en 1814. Il mourut à Paris, à l'hôpital du Val de Grâce, le 12 octobre 1826.

Piet, Pierre-Marie-René, était seigneur de Beaurepaire en Anjou. Il habitait le château de La Coussaye, paroisse de Terves, à la porte de Bressuire, qu'il tenait de sa mère, née De Feydeau. Cette famille compta de nombreuses victimes. Il mourut à Poitiers, le 8 février 1822.

Notons ici le souvenir d'un drame qui se passa au Château de La Coussaye, le 5 février 1790. Fait raconté par le curé de Bressuire qui le tenait de témoins oculaires.

Monsieur De Feydeau avait invité, selon l'habitude, le Père Jacques, prieur des Cordeliers de Bressuire, à passer la journée à La Coussaye. Sur le soir, on vint leur dire que quatre mauvais sujets de Bressuire, dont les noms de famille seront tus car des descendants peuvent encore existés, avaient tourné le complot de les assassiner. Ni Monsieur De Feydeau, ni son hôte ne voulurent croire à cette menace et le prieur resta coucher au château. Mais, dans la nuit, les malfaiteurs pénétrèrent sans bruit et massacrèrent les deux vieillards, deux domestiques et deux servantes. Ils furent pris, jugés et condamnés à être exécutés sur la place de Bressuire entre l'église et la Porte De La Bâte. Ce fut le premier sang versé dans cette ville qui allait en être abreuvée.

La Maignan, Louis-Athanase, seigneur De La Verrerie, était né à Nueil-sous-Passavant, près de Villiers. Blessé à la bataille du Mans, il fut massacré pendant la retraite.

Pierre-Louis De Laville, seigneur de Baugé, près de Thouars, né en 1764, fit glorieusement toutes les guerres de la Vendée. Maire de Thouars en 1821, il mourut en cette ville le 16 octobre 1834.

Herbault Pierre, était le fils d'un procureur de Poitiers. Il quitta le séminaire pour s'enrôler dans l'armée Vendéenne. Il périt, comme le précédent à la déroute du Mans le 12 décembre 1793, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné à mort le 12 janvier suivant par le tribunal Révolutionnaire de Poitiers.

Les trois frères de Monion étaient nés à Chassigny, près de Loudun. L'un deux n'avait que 14 ans quand il commençât la guerre.

Charles-Joseph Le Vieil De La Marsonnière était né à Saint-Clair, près de Moncontour (Vienne). Prisonnier à Loudun pour avoir envoyé de l'argent à son fils émigré, il s'échappa et rejoignit l'armée Vendéenne et périt à la déroute de Savenay.

Renou Louis, était né à Loudun où il mourut en 1836, avec le titre de Lieutenant-Colonel que lui avait donné la Restauration. On l'avait, pour son énergie, surnommé Bras de Fer.

Beauvillier Jean-Baptiste né à Beuxes, près Loudun, en 1774. Il fut exécuté à Angers, le 11 janvier 1794, le jour même où il finissait ses vingt ans.

Les Royalistes, après avoir hésité pendant deux jours, prennent résolution de marcher sur Fontenay, capital du Bas-Poitou. Le Républicain **Chalbos**, un vieux soldat, devenu subitement Général, arrive à La Châtaigneraie avec trois mille hommes.

Le 13 mai à 2 heures du matin, le combat s'engage sur la droite du côté du Bourg de Moncoutant. Les premiers postes sont enlevés par **Forestier**, qui fait mettre bas les armes à une compagnie de Grenadiers du régiment d'Armagnac. Tous ces hommes surpris dans leur sommeil, avaient essayé une résistance inutile. Ils obéissaient à l'ordre du Vendéen, lorsque l'un deux, au lieu déposer son fusil sur terre, court à **Forestier**, et va lui plonger sa baïonnette dans la poitrine. Forestier pare le coup, mais aussitôt les Grenadiers, qu'indigne une telle lâcheté, saisissent leurs armes, et, sans autre jugement que celui de Dieu, ils percent leur camarade de plus de cinquante coups.

Les Royalistes en entrant dans La Chataigneraie, trouvèrent l'échafaud dressé sur la place. Le couteau de l'instrument de mort était encore couvert de sang Vendéen. La guillotine fut brisée. De là et malgré la désertion momentanée de plusieurs corps, **Lescure, Cathelineau et La Rochejaquelin** s'avancent vers Fontenay. Le **Général Chalbos** leur est encore opposé avec six mille hommes de l'armée de Saumur qui sont venus renforcer la sienne.

Le 16 mai, l'aile gauche, commandée par **Monsieur Henri et par Lescure**, pénètre dans les faubourgs, mais le centre de l'armée n'est pas aussi heureux. **Chalbos, Nouvion et Sandoz** ont pris l'ennemi en flanc. Ils l'ont vu chanceler sous une attaque à laquelle il ne s'attendait pas. C'est le 13ème régiment de chasseurs à cheval qui le prend par derrière, et qui donne ainsi à ses Généraux une victoire facile. Ces derniers profitant de cet avantage, et jettent le désordre dans les rangs Royalistes. D'Elbée est blessé, La Marsonnière est fait prisonnier avec deux cents hommes. Le salut de l'armée va être compromis. La Rochejaquelin et Lescure protègent la retraite. Le lendemain les paysans se sont tous disséminés dans le Bocage. Il n'y a plus d'artillerie, plus de munitions, plus de bagages, tout est tombé au pouvoir des bleus. Marie-Jeanne elle-même, le canon de leur superstitieuse prédilection a disparu dans la déroute.

La Marie-Jeanne célèbre canon « Cette pièce, dit Monsieur Poirier De Beauvais, commandant Général de l'artillerie Vendéenne, prise par les Vendéens le 14 mars, sur le chemin de Vihiers, était fort belle, d'environ dix livres de balles. C'était l'une de celle que le Cardinal De Richelieu avait fait couler à ses armes ».

Pierre Bibard de La Tessoualle était resté sur le champ de bataille du 16 mai après avoir vu périr 80 de ses compagnons. Il avait reçu 22 coups de sabre ou baïonnette. Les Bleus le rencontrèrent, et, en le traînant à Fontenay, ils le flagellèrent avec le chapelet qu'on avait saisit sur lui. On le jeta nu et sanglant sur des planches d'hôpital, et pendant neuf jours on ne songea à panser ses 22 blessures que trois fois. Le factionnaire qui veillait sur le prisonnier le frappait à grands coups de plat de sabre, le forçait à baiser cette arme comme une relique et lui répétait souvent que, l'heure de sa mort arrivée, ce serait ce sabre là qu'il le couperait en morceaux. Pendant la bataille du 25, Bibard, qui espère en Dieu et dans le courage de ses frères s'élance sur le factionnaire, s'empare de son fusil toujours chargé, et lui ordonne de déposer ses cartouches sur la planche où il a tant souffert. D'autres soldats surviennent. Bibard les tient en respect, et, lorsque les siens sont maîtres de Fontenay, il se présente aux Généraux avec les armes qu'il a conquises. La Rochejaquelin, d'Elbée et Stofflet l'embrasse en récompense de sa bravoure à l'affaire du 16 mai.

« Ces prisonniers, écrit Madame De La Bouëre en ses souvenirs (p.48), furent amenés au château de La Forêt sur Sèvre, dont la rivière de ce nom forme les douves. Les prisonniers, au nombre de trois mille, étaient des Marseillais, des vainqueurs de La Bastille, de vrais bandits. Comme déjà les Vendéens après chaque combat avaient adopté le système désastreux de retourner dans leurs villages, ils s'égrenèrent un à un, bientôt il n'en resta plus que huit pour garder les trois mille prisonniers. Monsieur De La Bouëre, ne voyant d'autre moyen de les contenir, fit raquer sur eux deux canons chargés à mitraille et mèches allumées. En même temps, il informait les chefs de sa position difficile et ceux-ci rappelant les paysans sous les armes, les firent accompagner les prisonniers jusqu'au Quartier Général de Châtillon sur Sèvre.

Le château de La Forêt, autrement Le Plessis-Mornay, rappel le célèbre Duplessis-Mornay, le pape des protestants et l'ami d'Henri IV. Quand il fut révoqué de son commandement du château de Saumur. Le chef calviniste se retira dans sa terre de La Forêt, où il mourut en 1623.

La clémence des Vendéens, qui honore pourtant leur caractère, ne servit point au triomphe de leur cause. Bien au contraire, à la séance du 2 juin 1793, ces paroles accusatrices furent lues et consignées au Monitor.

« Les rebelles ont évacués Fontenay. Ils ont tout pillé. Les aristocrates ont été les plus mal traités, comme étant les plus riches »

La Révolution a toujours écrit l'histoire. Elle niait la clémence des Vendéens.

Au conseil supérieur **l'Abbé Bernier Alexandre-Jean-Baptiste**, né le 31 décembre 1764, exerça sans conteste un empire absolu. Son premier acte fut de publier une proclamation qu'il rédigea avec le **Chevalier Desessarts** et que signèrent les principaux chefs alors présent à Fontenay.

Que la conduite de ceux qui se disent patriotes soit mise en parallèle avec la nôtre, ils égorgeaient nos prisonniers au nom de la Loi, et nous avons sauvé les leurs au nom de la religion et de l'humanité.

Adressé aux Français de la part de tous les chefs des armées catholiques et royales, au nom de sa Majesté très chrétienne Louis XVII, Roy de France et de Navarre.

« A Bressuire, ils ont coupé par lambeaux des hommes qu'ils avaient pris sans armes pour la plupart, tandis que nous traitions comme des frères ceux que nous avions pris les armes à la main. Tandis qu'eux-mêmes pillaient ou incendiaient nos maisons, nous faisions respecter de tout notre pouvoir leurs personnes et leurs biens, et si, malgré nos efforts, quelques dégâts ont été commis dans les villes que nous avions conquises pour notre bon Roy Louis XVII, nous en avons pleuré amèrement. Nous avons puni avec la plus éclatante sévérité les désordres que nous avions pu prévenir. C'est un engagement formel que nous avons contracté en prenant les armes, et que nous remplirons au péril de notre vie. Ainsi, la France va être désabusée sur les mensonges aussi impudents que perfides et absurdes de nos ennemis. Elle l'est depuis longtemps. Notre conduite à Thouars est connue. Cette ville, prise d'assaut, comme presque toutes celles où nous sommes entrés jusqu'à ce jour. Patriotes, nos ennemis, que nous opposerez-vous encore ? Vous nous accusez de bouleverser notre patrie par la rébellion, et c'est vous qui, sapant à la fois les principes religieux et politiques, vous avez les premiers proclamé que l'insurrection est le plus Saint de tous les devoirs.

C'est alors que, oubliant nos pertes mutuelles, nous déposerons nos armes dans le temple de l'Eternel. C'est alors que, terminant une guerre dont les défaites et les triomphes réciproques ne sont que de vraies calamités pour notre-mère Patrie, nous proclamerons, avec la paix de la France, le repos de l'univers. C'est alors que, confondant dans l'amour du bien public tous nos ressentiments personnels, et jusqu'à nos moindres sujets de mécontentements réciproques, de quelque parti, de quelque opinion que nous soyons montrés, pourvu que nos cœurs et nos mains n'aient pas trempé dans le crime, nous nous réconcilierons, nous nous unirons tous au sein de la Paix pour opérer le bien général et donner à la France, avec son Roy et son culte catholique, le bonheur qu'elle attendit en vain de ses représentants infidèles. Tels sont nos vœux, tels sont les vœux de tous les Français. Qu'ils osent les manifester, et la France est sauvée ».

Fait au guartier général, à Fontenay-le-Comte, ce 27 mai, l'an 1er du règne de Louis XVII.

Signé : De Bernard De Marigny, Desessarts, De La Rochejaquelin, Lescure, Stofflet, Duhoux-d'Hauterive, Donnissan, Cathelineau.

A cette époque, la Convention, divisée en deux partis qui se disputaient le pouvoir, n'avait ni le temps, ni la volonté de s'appesantir sur la portée d'un pareil acte. La France Républicaine fit comme la convention, elle répondit à ce manifeste par de nouvelles troupes et par de nouveaux sacrifices.

CHAPITRE IV

Les procès-verbaux des séances de la Convention Révolutionnaire de Niort, sont des plus curieux à consulter et témoignent de l'effroi qui régnait à Niort après la prise de Fontenay-le-Comte. Il y avait, au centre de la ville, un immense marché couvert qu'on appelait les halles. Un arrêté de la commune en ordonne la démolition immédiate, « de peur qu'elles ne servent d'abri aux brigands », disait la délibération. Elles furent en effet démolies. C'est aujourd'hui la rue Victor Hugo.

Le ridicule César des faubourgs, **Santerre**, allait partager avec **Westermann** l'honneur du Commandement. **Westermann**, le Général des clubs, réunit autour de lui les hussards des Alpes, la Légion du Nord et les bataillons d'Orléans dont le Conseil Exécutif vient de décréter la formation. Par une amère ironie, tous deux, **Westermann et Santerre**, sont, avec les grenadiers mêmes de la Convention, sous les ordres du **Général Biron** qui arrive à Niort le 23 mai 1793.

« Biron Armand-Louis De Gontaut, Duc de Lauzun, était né le 15 avril 1747. Chevalier de Saint-Louis et Colonel du Royal-Dragons, il avait fait la campagne d'Amérique. La Révolution ne lui tînt pas compte de son apostasie et le condamna à mort, le 31 décembre 1793. A cette heure solennelle, le gentilhomme et le chrétien se réveillèrent « j'ai été infidèle à mon Dieu, à mon Roy, à mon Ordre, dit-il en montant sur l'échafaud. Je meurs plein de foi et de repentir »

Le brillant **Duc de Lauzun** s'est jeté dans le tourbillon révolutionnaire. Il a renié son nom et la gloire de ses aïeux, et, tandis que des paysans tels que **Cathelineau**, **Stofflet**, **Joly**, **Forestier** et cent mille autres se levaient pour défendre la religion, la vieille monarchie et la propriété, le fils des vieux Maréchaux de France tirait l'épée afin de combattre sans conviction les principes de sa famille et les affections de son cœur. **Biron** établit son quartier général à Niort. Deux commissaires de la Convention résident auprès de lui pour surveiller ses démarches, pour l'accuser ou pour l'inspirer. **Bourbotte**, **Turreau**, **Goupilleau**, **Richard**, **Ruelle**, **Choudieu et Bourdon** sont des commissaires investis de pleins pouvoirs aussi bien contre le pays insurgé que contre les Généraux.

La Vendée était hors la loi, hors de l'humanité depuis qu'on la soupçonnait de courage. Pour se servir du fer et du feu comme moyen de pacification.

L'armée Royale vient de quitter Fontenay, dont la conservation est pour elle d'une importance très secondaire, elle a reporté son Quartier-Général à Cholet. Le Conseil Supérieur s'est établi à Châtillon sur Sèvre, où des travaux d'organisation et de subsistance lui sont soumis. La plupart des paysans sont retournés dans leurs villages, racontant partout leurs victoires, partout faisant connaître leurs chefs, et, jusqu'au fond des campagnes, popularisant l'insurrection. Pendant cette dispersion des troupes Vendéennes, le Général Salomon, avec trois mille Bleus, attaque à l'improviste, le 3 juin, le village de La Fougereuse, où un faible rassemblement s'est donné rendez-vous. Ligonnier, sorti de Doué, avec sept mille hommes, envahi Vihiers, et inquiète le Quartier Général de Cholet. Sept ou huit paroisses sont réunies à la hâte. La Rochejaquelin, Stofflet et Lescure les commandent. Stofflet reprend Vihiers, mais trop faible pour résister seul à Ligonnier, dont les forces augmentent sans cesse, il appelle à son secours Monsieur Henri et Lescure. Ils arrivent. Les Républicains, embusqués, démasquent une batterie de six pièces de canon. Vihiers est encore repris. C'était la troisième fois dans le même jour, mais le lendemain le canon avait rassemblé de nouveaux soldats. Cathelineau et Marigny accourent. De concert avec les trois autres chefs, ils ont résolu d'attaquer Ligonnier, campé sur les hauteurs de Concourson dans une formidable position.

L'affaire s'engage le 7 juin 1793, **Cathelineau et Monsieur Henri** se précipitent sur les avant-postes qui lâchent pied. Cet exemple n'est pas suivi. Les Bleus combattent avec courage, et pendant six heures, ils suspendent la victoire. Une charge aussi hardie qu'habillement exécutée par **Cathelineau** décide du sort de la journée. Les Bleus sont en fuite et ils ne se rallient qu'à une demi-lieue de Saumur, sous les canons des redoutes de **Bournan** où les 3èle et 6ème bataillons de paris protégèrent leur retraite. Malgré le feu des batteries, sous la protection desquelles **Ligonnier** s'est placé, les Blancs, exaltés par leur succès, brûlent d'emporter la ville d'assaut. Ils l'auraient tenté, si **Donnissan et Beauvollier**, plus calmes, ne se fussent opposés à un mouvement qui pouvait compromettre l'armée. Le conseil de **Donnissan** était sage. Il fut suivi autant par raison que par reconnaissance, car la veille, à Montreuil, **Donnissan** a écrasé les troupes que Salomon amène de Thouars.

Il les a attendues, après que les Vendéens eurent abandonné cette ville, il a fait masquer ses batteries. Salomon arrive aux portes de Montreuil. Il est accueilli par de foudroyantes décharges. Salomon recule, mais c'est pour rallier sa division épouvantée. Il revient à la baïonnette, et, pendant lus de trois heures, on combat dans les rues avec un acharnement sans exemple. Son artillerie, ses bagages, sont tombés au pouvoir de Cathelineau et de Donnissan. Il se décide enfin à battre en retraite, mais il n'avait plus d'armée, et au lieu de porter secours à la ville, il est obligé, après s'être caché dans un fossé plein d'eau, de se replier sur Niort. C'était un nouveau succès présageant une nouvelle victoire.

Le siège de Saumur est résolu. Pour tenir en échec les divers corps dont les Royalistes sont entourés. La Rochejaquelin propose d'envoyer des détachements sur la route qui conduit à cette ville ; Il est chargé de l'exécution de son plan. Trois cents hommes seulement lui sont nécessaires. L'armée entière se présente, elle se met à sa suite.

« Vive le Roy! Répète-t-elle avec entraînement, nous allons à Saumur ». Elle y allait, en effet, et si le trajet ne fut pas long, il fut du moins bien glorieux.

La nuit du 9 au 19 juin se passa presque les armes à la main, mais, dans l'attitude et le contraste des deux camps, qu'il y a une profonde leçon.

Madame De La Rochejaquelin, dans ses mémoires (p.73), « Les Républicains ont dit que les prêtres faisaient croire aux Vendéens qu'ils ressusciteraient trois jours après leur mort. Quelle absurdité! Ce qu'il y a de sur, c'est que le visage des morts des deux partis, était bien différent. Nos gens avaient l'air endormi, le visage doux et serein, les Bleus avaient l'air furieux, menaçant » Tout le monde disait « Ceux-ci sont en enfer, et les autres dans le ciel! Voyez, voyez! Tous ces morts! Regardez donc, c'est bien clair cela ».

Les Royalistes priaient ou chantaient à haute voix les strophes de Vexilla, et, à la veille du combat, ils se réconciliaient avec Dieu par la confession et par la pénitence. Ils pouvaient mourir le lendemain. Le 9 juin, un dimanche, jamais peut-être jour du Seigneur ne fut célébré avec autant de piété.

A cette même heure, mais à quelques pas plus loin, la Révolution inaugurait dans Saumur le Bonnet Rouge, hideux symbole de sa liberté. A la suite de cette fête, de frénétiques motions sont proposées. On exaspère la populace contre les riches, on désigne les aristocrates dont, après la victoire, le peuple se débarrassera pour partager leurs propriétés. On combat dans les rues de bonheur de l'égalité et la mort des Royalistes. Les premiers coups de canon tirés par l'armée mettent seuls fin à cette orgie.

Impatient de vaincre, les Vendéens n'ont donné à leurs Généraux que le temps de prendre les dispositions indispensables, et, remplie d'une confiance que l'évènement n'a point trahie, ils s'élancent à l'assaut. Le **Général Menou**, ayant sous ses ordres **Berthier, Santerre, Coustard et Berruyer**, a pris le commandement supérieur de la ville et ses troupes Républicaines. Il a distribué ses forces et ses Généraux sur les points où il prévoit qu'il sera plus facilement débordé. **La Rochejaquelin** est opposé à la division campée dans les prairies de Varin. **Lescure** débouche par le pont Fouchard. **Cathelineau et Stofflet** gagnent les hauteurs, afin de faire diversion en simulant un coup de main sur le château, et de couvrir les assiégeant. **Lescure** commence l'attaque. Il est blessé.

A cette vue, ses soldats lâchent pied « Ce n'est rien mes amis, leur crie-t-il, je reste au feu » il y reste en effet. Un régiment de cuirassiers Républicains commandés par le **Colonel Challou** a vu ce mouvement rétrograde. Il s'élance pour le décider. Les balles des paysans glissent sans frapper sur ces armures étincelantes au soleil.

Les paysans ont peur et ils vont prendre la déroute. **Dommaigné**, ancien Officier des rouges de la maison du Roy a revêtu son uniforme. Cette couleur écarlate, tranchant sur les habits bleus des Républicains et sur les vestes brunes des paysans, persuade à l'ennemi, et à la France entière par contrecoup, qu'il se trouve des Anglais parmi les Vendéens. **Dommaigné** charge à la tête de sa cavalerie. Il est frappé à mort, culbuté, foulé aux pieds des chevaux. Mais, en tombant, il arme sa carabine, ajuste le **Colonel Chaillou** et le blesse grièvement. Le désordre règne dans les rangs Royalistes.

Un accident fait plus que la bravoure pour rétablir l'affaire. Les Blancs fuyaient. Sur le pont Fouchard, deux caissons sont renversés par hasard, ils arrêtent les cuirassiers déjà lancés à la poursuite de l'ennemi. **Lescure** rallie ses soldats. **Loyseau** du village de Trémentine, celui-là même, qui à Fontenay, sut, avec **Forêt**, enlever Marie-Jeanne aux Bleus, et qui, en défendant ici **Dommaigné**, a eu trois chevaux tués sous lui, mais qui, en revanche, a tué trois cavaliers Républicains. **Loyseau** est blessé. Il se relève et se place, avec **Lescure**, à la tête des fantassins.

« Loyseau Michel, **surnommé l'Enfer**, reçut à la Restauration le brevet de Lieutenant-Colonel. Il mourut à Vezin, le 15 juillet 1833. Son **frère Jean, surnommé Berrier**, parce qu'il avait tué de sa main plus de vingt volontaires de la Légion du Berry, à la seconde bataille de Coron, mourut à Trémentine, le 15 janvier 1818 ».

Les balles Vendéennes s'émoussaient sur les cuirasses. Les Royalistes passent leurs fusils à travers les roues des caissons. Ils visent aux chevaux et aux visages des cavaliers. La tactique des vieux Légionnaires de César en face de jeunes patriciens de Pompée à Pharsale était ainsi, pour le besoin de leur défense individuelle, révélée à ces pauvres paysans. Ajustés de cette manière par d'habiles tireurs qui ne manquent jamais leur coup, les cuirassiers font un mouvement en arrière. Une batterie de canons pointés avec habilité et promptitude décide de leur retraite. Les morts et les blessés abandonnés sur le champ de bataille par ce régiment, étaient tous frappés à la tête et au coup.

Cependant sur d'autres points, le succès de la journée est compromis. La précipitation des Vendéens a empêché de prendre les mesures que conseillaient **Donnissan et Cathelineau**. Il faut adopter un parti ou voir peut-être toutes les divisions agissant séparément, anéanties sous les efforts des Bleus. Le seul moyen pour sortir glorieusement de cette position, c'est d'enlever le camp de **Varin**.

Monsieur Henri n'a pas, comme le grand Condé, de bâton de commandement à jeter dans les fortifications. Il y lance son chapeau. « Qui va me le chercher », dit-il. Suivi de Cathelineau, De la Ville-Baugé et de ses soldats, il saute le premier dans la redoute. Coustard voit que le plan des Républicains est déjoué. Il marche au secours du camp. Une des batteries de Marigny lui ferme le passage. Il donne l'ordre à un régiment de cavalerie de l'enlever. « Ou nous envoies-tu » dis froidement le Colonel Weissen. « A la mort » répond Coussard, et, « Vive la République ».

Le Colonel Weissen obéit. Il emporte la batterie, mais tous ses cavaliers sont écrasés.

Les communications entre les différentes divisions de l'armée Royale se rétablissent. Les bleus sont assaillis de toutes parts, leur centre, leur droite sont forcés. **Berruyer**, qui se bat avec un courage extraordinaire, tombe blessé. Le jeune **Marceau**, simple Officier dans la Légion Germanique, arrache à la mort le conventionnel **Bourbotte**, qui s'est jeté dans la mêlée, et qui va périr sous les coups des paysans. L'on entend un sauve-qui-peut général, mais, préférant la mort à la honte d'une telle défaite, trois compagnies du régiment de Picardie se précipitent dans la Loire, avec armes et bagages. Elles y trouvent un tombeau.

Berthier et Menou, qui voient les progrès des paysans, font un dernier effort pour les arrêter. Placé sur le pont, à la tête des deux bataillons d'Orléans, qu'une batterie protège, Berthier veut s'avancer pour repousser la colonne du centre et une partie de celle de la gauche Vendéenne. Ses bataillons ne peuvent résister au choc des paysans. Le Général a un cheval tué sous lui. Au même moment, sa cavalerie, prise en flanc par les Royalistes, se débande et va porter le désordre dans les rangs de la colonne que dirige Menou. Menou a deux chevaux tués dans la première charge. Comme Berruyer et Berthier, il est blessé. Cambon, son aide de camp, arrive à son secours avec le 12ème bataillon de la République. A la vue des Vendéens, ce bataillon est saisi d'une terreur panique, il lâche pied. Les Blancs se répandent soudain comme un torrent par le coteau de Notre-Dame, par le faubourg de Fenet, par la montagne de Tarare et la Gueule de Loup.

A l'entrée de la ville, on se bat encore, cependant, l'artillerie du château n'a pas cessé son feu. Alors **Monsieur Henri**, accompagné De La Ville Baugé, pénètre au galop dans la ville, sans s'inquiéter si son corps d'armée est à sa suite. Il voit l'ennemi en désordre. Il s'adosse à la salle de spectacle, fait feu sur ces troupes dont il est à peine séparé par un intervalle de vingt pas, tue d'un coup de sabre un dragon qui accourt à bout portant décharger ses pistolets sur lui, tourne et pointe deux pièces d'artillerie contre le château. Lorsqu'il est rejoint par quelques fantassins de sa division. **Monsieur Henri** place quatre canons sur le pont de la Croix Verte, et on le voit revenir demander aux siens si la ville de Saumur est prise.

Depuis plus de deux heures, il y était entré. Mais les redoutes de **Bournan** tiennent encore devant **Marigny**. La **Rochejaquelin** s'élance au galop de son cheval, il va décider ce dernier succès et porter secours à ses frères d'armes. Le lendemain, les redoutes capitulèrent, ainsi que le château, où les plus chauds Révolutionnaires n'osent se défendre plus longtemps. Quatre-vingt pièces de canon, cent milles fusils et onze mille prisonniers tombent au pouvoir des Vendéens, devant lesquels le **Colonel Joly**, commandant du château et sa garnison défilèrent avec les honneurs de la guerre. **Joly** et le 4ème bataillon d'Orléans déposèrent leurs armes sur la place Bilange.

Dans son rapport au Moniteur du 18 juin 1793, **Minier commissaire de la Convention**, explique ainsi cette défaite.

« Les soldats de la Liberté étaient bien disposés à se battre, mais plusieurs n'avaient point d'armes. Une de nos Légions, nommée Germanique, se livre aux débauches et aux plus grands excès, elle est suivie de quatre cent femmes ».

Lorsque le **Général Quétineau** avait été contraint d'abandonner la ville de Thouars, il s'était retiré avec les débris de son armée sur Saumur. **Lescure et Bonchamps** le connaissaient. A Bressuire, le Républicain avait été généreux et modéré. **Lescure**, maître de Thouars, lui conseilla de rester prisonnier sur parole parmi les Vendéens. **Quétineau** craignit de passer pour un traître. Il refusa ses propositions. On le retrouve prisonnier dans le château de Saumur. **Lescure** lui renouvelle son vœu. **Quétineau** sait que sa vie doit payer une capitulation qu'il lui était impossible de ne pas conclure, pourtant il se montre inébranlable, puis, avec un air de tristesse :

« Eh bien! Monsieur, dit-il, voilà donc les Autrichiens maîtres de la Flandre. Vous êtes vainqueurs. La France sera démembrée par l'étranger ». A ce mot, le visage ordinairement si calme de Lescure se couvre de rougeur « Jamais, Quétineau, jamais » répond-il « Les Royalistes ne souffriront pas cela, et, s'il le faut, ils se rejoindront à vous pour défendre l'intégrité du territoire ».

Quétineau saisit la main de **Lescure**, le remercie de son patriotisme, mais s'obstine à rester prisonnier dans son propre camp.

Peu de temps après, il est conduit à Paris, jugé et exécuté révolutionnairement. Sa femme, chaude révolutionnaire, crie de désespoir au pied du tribunal « Vive le Roy ». Elle subit la même peine.

La ville d'Angers courait un risque semblable à celui de Saumur. Les Blancs se disposaient à attaquer la garnison de quatre mille hommes que le **Général Barbesan** y commandait. Mais à la prise de Saumur, la peur s'empare des autorités, de la garde nationale et des troupes. Pour justifier les terreurs que l'on éprouve même avant l'arrivée de l'ennemi, on développe, on commente les paroles que **Menou** a prononcées. « Angers ne peut-être défendu » avait dit le Général. Sur ce mot qui légitime leur lâcheté, tous fuient, abandonnant la grosse artillerie, les munitions et les approvisionnements de la ville ;

Le désordre de cette fuite avant combat fut tel que, pour gagner Tours, on prit la route de Laval au lieu de celle de La Flèche, se condamnant ainsi, par une distraction peu héroïque, à un détour de cinquante lieues, mais qui éloignait un peu plus les Brigands.

A peine délivrés de l'armée Révolutionnaire et des Clubistes offrant ainsi la mesure de leur courage, les habitants d'Angers se trouvaient livrés à eux-mêmes. Ils redeviennent aussitôt pacifiques et modérés. L'administration municipale a pris la fuite. Il en faut établir une autre pour veiller aux intérêts et au salut de la cité. Tous les partis choisissent par acclamation le **Comte De Ruillé**. Il entre en fonctions, se présente avec ses concitoyens pour recevoir un vainqueur dont la mansuétude était connue. Dans ces temps de trouble et de passion, le **Comte De Ruillé** sut se concilier tous les suffrages. Les Vendéens n'occupèrent la ville d'Angers que six jours après son évacuation. Ils ouvrirent, comme partout, les portes des prisons aux captifs que la liberté tenait dans les cachots. Ils conservèrent la municipalité que le peuple, le vrai peuple, avait choisie après la fuite des Révolutionnaires. Mais le 4 juillet 1793, quand le péril fut passé, les révolutionnaires reprirent possession d'Angers. Alors **Ruillé** fut décrété d'accusation. Le 2 janvier 1794, il était condamné à mort, coupable de n'avoir pas désespéré de la Patrie lorsque les Républicains désertaient le poste confié à leur honneur, plus coupable encore de n'avoir, avec toute la ville, béni la généreuse humanité des Vendéens.

Les deux frères de Jean Soyer étaient au collège d'Angers. C'était René-François, plus tard évêque de Luçon, et Louis Soyer. Tous deux escaladent les murs de cette maison et se joignent aux Vendéens dont le camp se grossissait à chaque heure des volontaires qui venaient combattre, et des femmes de gentilshommes qui demandaient un asile contre la persécution. A ces nouvelles, la Commission centrale de Tours invite le Général Biron à prendre des mesures pour couvrir le passage de la Loire et pour défendre les murs de cette ville. Biron refuse, et, dans sa lettre au Ministre de la guerre, il motive ainsi ce refus.

« Je n'ignore pas quelle énorme responsabilité j'attire sur ma tête, je sais bien que si nous éprouvons encore quelque revers, on ne manquera pas de l'attribuer au renvoi, que je demande, de ces timides habitants des campagnes, la plupart point ou mal armés, et fuyant avant de pouvoir tirer un coup de fusil. On les transformerait bien vite ne robuste et énergiques agriculteurs armés d'excellents fusils de chasse, mettant une balle dans un écu à rois cent pas, et déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de sang. Mais je suis pénétré de ce principe, qu'un Républicain doit, quand il est convaincu qu'il fait une chose utile, risque de porter sa tête sur l'échafaud, comme de l'exposer aux combats ».

C'est toujours, qu'on le remarque bien, par la glorification du courage Vendéen et par la flétrissure attachée à, la lâcheté des patriotes, fuyant avant de pouvoir tirer un coup de fusil, que débutent tous les rapports secrets des Généraux Républicains. A la tribune des clubs et de la Convention, les Révolutionnaires prenaient leur revanche.

Jusqu'à présent, les succès ont été si rapides, si inconcevables, il y a eu si peu d'ordre dans tous ces dévouements Royaliste, que Saumur a été enlevé sans le concours de la division de **Bonchamps** qui, dirigée par **Fleuriot**, par **Scepeaux** et le brave **Gourdon**, n'arriva que le lendemain de la victoire.

« Fleuriot Jacques De La Fleurière, était né à Ancenis en 1736. Blessé un peu plus tard à l'attaque de Nantes. Il mourut à Saint-Florent-le-Vieil. Son frère Jacques-Nicolas, était né en 1738. Général de l'armée Vendéenne, il fut retraité en 1816 avec le grade de Maréchal de Camp et Commandeur de Saint-Louis. Il mourut à Omblepied, près d'Ancenis, le 20 octobre 1824 ».

Cette précipitation des uns qui amenait nécessairement des retards dans la marche des autres devait inquiéter les chefs. Chacun sentit le besoin de régulariser son obéissance et de rattacher le pouvoir militaire à une unité d'action et de volonté enchaînant toutes les rivalités futures et dirigeant vers un seul but tous les moyens ainsi que tous les sacrifices.

Lescure, qui ne se laisse guère emporter par les exagérations d'une première victoire, et dont la plus haute raison calcule les chances de l'avenir, a déjà plus d'une fois émis l'idée de confier le commandement général des armées à un chef suprême auquel tous soumettront leurs projets, et dont tous recevront les ordres.

Cette idée devait plaire au grand nombre, il n'existait entre les Officiers supérieurs qu'une émulation de courage et de devoir. Les chefs qui avaient été indépendants les uns des autres, qui avaient combattu en volontaires ou qui s'étaient prêtés pour l'intérêt de la cause à une subordination dont le bien du service leur faisait seul une loi, se réunirent pour choisir un Généralissime.

Ce choix était difficile, Il pouvait tomber avec autant de justice sur Lescure que sur Stofflet, sur La Rochejaquelin que sur Cathelineau. Il pouvait aussi bien s'adresser à Bonchamps qu'à Charrette, à d'Elbée, à Forestier et à tous les gentilshommes ou paysans qui déjà avaient fait leurs preuves de capacité et d'intelligence de la guerre. Le Conseil fut convogué.

Il y avait là une grande partie de ces hommes encore inconnus à la France, mais dont aujourd'hui elle doit se glorifier au même titre qu'elle se glorifie de Kléber, de Marceau, de Joubert, de Championnet, de Hoche et des Généraux Républicains qui combattirent avec honneur, et ne teignirent leur épée que du sang versé dans la bataille.

Cathelineau, revêtu de son habit de grossière étoffe, mais entouré de la vénération universelle, semblait repousser les vœux qui allaient le contraindre à sortir de son obscurité. Personnification vivante de la Vendée, le colporteur du Pin-en-Mauges ne s'est jamais arrêté à la pensée qu'il sera le premier Généralissime de cette armée dont il a été le premier soldat. Toujours humble, ne franchissant jamais la distance que la naissance et la fortune ont placée entre les gentilshommes et lui, Cathelineau se contente d'être entre tous le plus intrépide et le plus modeste. A ses côtés La Rochejaquelin, le Renaud de cette nouvelle croisade, mais un Renaud dont les vertus guerrières ne viendront jamais échouer contre les voluptueuses séductions d'Armide. La Rochejaquelin à vingt ans, le modèle des gentilshommes et l'idole des paysans. Bonchamps, blessé à Fontenay, n'assiste pas à ce conseil. Mais sa simplicité de mœurs, son élégance de manières, sa bravoure et sa science dans l'art de la guerre semblent l'indiquer pour chef. Il en est digne, et pourtant personne n'ignore que ce beau titre n'a jamais été ambitionné par lui. Tout le monde est convaincu qu'il ratifiera avec bonheur l'élection d'un autre.

Voici Stofflet, dont l'active rudesse exerce encore tant d'empire sur les paysans. Stofflet qui, pauvre comme eux, a trouvé dans un dévouement sans bornes le génie qui souvent l'emportera au-delà même du but qu'il veut atteindre. Au milieu de ces physionomies si tranchées, apparaît, calme comme la vertu, Lescure, toujours priant comme un Saint, toujours se battant comme un héros. Marigny à ses côtés, avec sa figure martiale, portant sans cesse un défi à l'ennemi.

Quand les chefs sont assemblés, le Marquis De Lescure, le promoteur de la réunion, prend la parole. Il fait sentir la nécessité de donner un Général en Chef à ces armées, ne reconnaissant encore que l'autorité de celui qui les a le premier conduites à la victoire. Il leur rappel les revers que la seule diffusion des pouvoirs a amenés, et il termine par ces mots :« Dans la position où se trouve la Vendée, avec tant d'ennemis sur les bras et des succès dont nous devons, avant tout, régulariser l'ensemble, il nous faut un chef qui, par sa vertu, ses talents et son courage, réponde aux espérances que nous sommes en droit de concevoir. Ce chef nous est indiqué par la nature même de la guerre que nous avons entreprise. Monsieur Cathelineau est le premier qui courut aux armes, le premier qui apprit aux Vendéens combien il est facile de vaincre avec la foi en Dieu avec la foi en son propre courage, je propose donc au Conseil d'élire sur-le-champ Monsieur Cathelineau ».

« Ce jourd'hui 12 juin, l'an 1^{er} du règne de Louis XVII, nous soussignés, commandant des armées Catholiques et Royalistes, voulant établir un ordre stable et invariable dans nos armées, avons arrêté qu'il sera nommé un Général en Chef de qui tout le monde prendra l'ordre.

D'après cet arrêté, tous les vœux se sont portés sur Monsieur Cathelineau, qui a commencé la guerre, et à qui nous avons voulu donner des marques de notre estime et de notre reconnaissance. En conséquence, il a été arrêté que Monsieur Cathelineau serait reconnu Général de l'armée, et que tout le monde prendrait l'ordre de lui ».

Fait à Saumur, en conseil, les jours et an que dessus.

Lescure, De Beauvollier, Marigny, Stofflet, De Laugrenière, De Hargue, Laville, De Baugé, La Rochejaquelin, d'Elbée, Duhoux-d'Hauterive, De Boisy, Desessarts, Tonnelet, De Bonchamps.

La veille de cette nomination, que tous les gentilshommes absents alors de Saumur, comme Donnissan, s'empressèrent de ratifier aussitôt qu'elle leur fût connue et que Bonchamps approuva, l'état-major de l'armée s'augmenta de plusieurs Officiers distingués. Charles d'Autichamp, prévenu par Henri De La Rochejaquelin, abandonne la ville Angers qu'il habitait, pour offrir le secours de son bras à la cause monarchique. Piron, qui jusqu'alors, a combattu en Bretagne, se présente, lui aussi. C'est le même Piron De La Varenne qui, naguère a fait insurger les ouvriers des mines de Montrelais et qui s'est placé à leur tête pour envahir la petite ville d'Oudon.

Philippe De Talmont, second fils du Duc de La Trémoille, était bien jeune encore au moment où la Révolution éclata. Elevé au milieu de cette atmosphère voluptueuse qui enveloppait à leur berceau les rejetons des races chevaleresques, il fit ce que faisaient les Lauzun, les Adhémar, les Vaudreuil et tous ces gentilshommes pour qui le plaisir était la suprême loi. Sa vie jusqu'à l'âge de vingt sept ans, fut une dissipation continuelle, et il en connut le vide que lorsqu'il sentit crouler le trône antique dont il devait être l'un des plus ardents défenseurs. Dès le mois de février 1792, on le voit à la tête de la confédération Poitevine destinée, dans l'esprit de ses adhérents, à soulever les départements de l'Ouest. Il sert cette confédération de son influence, de sa parole et de sa fortune. Mais tant d'efforts échouent devant la résistance passive des paysans, qui ne veulent prendre les armes qu'à leur jour. Le Prince De Talmont se rend en Angleterre, il court à l'armée des Princes, et, quoique souvent en proie à de violents accès de goutte, il fait, sous les ordres du Comte d'Artois, la première campagne de l'émigration. Au 21 janvier, il est encore à son poste, sur la place de la Révolution, en face de l'échafaud de Louis XVI, attendant une démonstration pour arracher le Roy à ses bourreaux. Le plan qu'il a formé pour délivrer le monarque ne réussit pas. Le Prince de Talmont retourne dans l'ouest, parcourt ses domaines et dispose les esprits à un mouvement Royaliste. C'est là qu'il apprend les événements de Vendée. Il va se jeter dans le bocage, lorsqu'il est arrêté et transféré dans les prisons d'Angers. La mort l'attend.

L'Abbé de la Trémoille, son frère, ne l'arrache à la guillotine que par une intrigue aussi heureuse qu'adroitement conduite dans le sein même de la Convention. Quelques uns de ses membres sont gagnés à prix d'or. Il en décide même un à se faire charger d'une mission temporaire en Anjou. Ce Député descend dans le cachot où Le Prince De Talmont est enfermé. Il lui laisse l'option entre un passeport pour l'Angleterre ou la liberté de se rendre dans l'Ouest.

« Je choisi la Vendée, s'écrie le Prince, mon sang est à mon Roy. Je le verserai pour lui jusqu'à la dernière goutte ».

Afin de tenir la parole qui a été achetée, le conventionnel ordonne la translation du Prince de Talmont d'Angers vers Laval, où dit-il, une commission militaire va être établie. Dans le trajet, l'escorte favorise l'évasion du Prince, et des paysans apostés le conduisent à Saumur. C'était un brillant renfort qui arrivait aux Royalistes. A son nom si retentissant dans l'histoire, à sa belle figure dont l'effet était magique sur les troupes, il joignait une bravoure à toute épreuve et un entrain chevaleresque qui devait plaire aux masses.

A peine le Prince De Talmont est-il au camp que Henri Forestier, un jeune homme qui n'a pas encore dix-huit ans, mais qui, après fait de bonnes études dans une école ecclésiastique, est déjà l'un des chefs les plus marquants de cette guerre, s'honore par un touchant exemple d'abnégation.

En replacement de Dommaigné le protecteur de son enfance, il vient d'être nommé Général de la cavalerie. Il résigne ces hautes fonctions, prix de son intelligent courage, et force le descendant de La Trémoille à accepter un rang qui lui cède avec bonheur le fils d'un pauvre cordonnier du village de Chaudron. Forestier resta Général en second.

« Forestier Henri, né à la Pommeraye-sur-Loire en 1775, était le fils d'un cordonnier de Chaudron. Ses heureuses dispositions avaient engagés Monsieur Dommaigné à le mettre au Séminaire. Il en sortit pour venir auprès de son bienfaiteur. Il se distingua bientôt et fut nommé Général de la cavalerie. Après la guerre, il s'exila. D'après les écrit de Monsieur Port, dit qu'il mourut à Londres en 1806 ».

Le 17 août 1793, au sanglant combat de Torfou, où les deux partis déployèrent un égal courage et un grand acharnement, les héros de Mayenne, abandonnés par le lâche et incapable **Rossignol**, que les représentants du peuple ont placé à leur tête, sont contraints de battre en retraite, plutôt que de rendre les armes, ces braves gens se font hacher sur place.

Entourés, pressés de toutes parts, ils reculent, mais avec ordres, et présentent un front menaçant. Trois fois, la cavalerie Vendéenne se précipite sur leurs rangs et trois fois un feu meurtrier et le fer des baïonnettes, la font reculer en désordre. Malgré l'extrême difficulté des chemins et le nombre toujours croissant de leurs ennemis, ils se remettent en bataille et reculent successivement de trente en trente pas, faisant des feux de file semblables aux roulements des tambours.

Dans un retour offensif exécuté par le **Capitaine Teste** et le **Lieutenant Simon**, à la tête d'une compagnie du 82ème régiment, tous les hommes qui suivent ces Officiers tombent tués ou blessés. Les deux survivants se trouvent alors le point de mire de la fusillade ennemie et sont couverts d'une grêle de balles. Cependant leur courage ne les abandonne pas. Ripostant de leurs pistolets, ils font encore bonne contenance. Lorsque **Teste**, grièvement blessé atteint d'un coup de feu, tombe en appelant son intrépide Lieutenant. Celui-ci vole à son secours, mets un genou en terre et, soutenant la tête du blessé, qui paraît expirant, il lui fait avaler quelques gouttes d'eau de vie. Pendant ce temps, les Vendéens, qui continuent leur mouvement offensif, défilent à peu de distance des deux Officiers, et leur font essuyer la décharge de leur mousqueterie, mais calme au milieu du danger, **Simon** continue à prodiguer ses soins à son compagnon de valeur et parvient à le rappeler à la vie.

La colonne Mayençaise du principalement, ce jour là, son salut au brave bataillon des chasseurs de Saône et Loire. Déjà cette troupe d'élite, en protégeant sa retraite, a été trois fois cernée par des forces considérables, trois fois, elle s'est fait jour à la baïonnette, à travers les colonnes ennemies.

Kléber, qui est grièvement blessé, se sent de plus en plus vivement pressé par les Vendéens. On arrive au pont de Boussay, la il faut placer deux pièces de canon et dit à Chevardin, commandant les chasseurs de Saône et Loire « tu va rester ici et défendre ce passage. Tu seras tué, mais tu sauveras tes camarades. Oui, mon Général » répond avec une généreuse vivacité le digne Chevardin, dont l'âme élevée est à la hauteur d'un grand dévouement. Ce digne commandant se fait hacher au poste qui lui est assigné. Les Officiers et Sous-Officiers du bataillon des chasseurs de Saône et Loire sont presque tous tués ou mis hors de combat, la plupart des soldats ont succombé. Le Lieutenant Périer ramène les rares débris de cette phalange de héros, après avoir passé sur le corps à des milliers de Vendéens, et se réunit à Gétigné à la colonne Mayençaise que l'ennemi n'inquiéta plus désormais.

Mais bientôt les Mayençais prennent une éclatante revanche et écrasent les Vendéens en plus de dix combats. **Michel Beaupuy** a obtenu de commander l'avant-garde pour venger la mort de son frère **Pierre Beaupuy** que les ennemis ont massacré à Fontenay, alors que ce vaillant Officier pressé de mettre bas les armes, leur répondait avec dédain « Je me rends point à des rebelles, vaincre ou mourir ».

Le 17 octobre, il décide le succès de la victoire de Cholet et à deux chevaux tués sous lui. Le lendemain, à Beaupréau, il force l'armée Vendéenne à traverser la Loire. Au moment d'engager cette dernière action, ses soldats hésitaient « Nous n'avons plus de cartouches, disent-ils, N'avez-vous pas des baïonnettes! Réponds vivement Beaupuy, des grenadiers ont-ils besoin d'une autre arme! On lui répond par une acclamation générale et tous s'élancent à l'instant ».

Malheureusement, le 27 octobre, les Vendéens remportent la victoire d'Entrames, grâce à l'incapacité d'un Général imposé par les représentants du peuple, l'imbécile l'Echelle, qui, en fait de tactique militaire, ne savait, disait-il, que marcher majestueusement et en masse. Entraînés par ce misérable, qui donna le premier le signal de la fuite, les soldats de Mayence fuient pour la première fois. Une poignée de braves retarde heureusement, pendant quelques temps, la poursuite des Vendéens, en défendant le Pont de Château Gonthier. Là se trouvent le représentant Merlin de Thionville, le Général Bloss, le Général Kléber, le chef de Bataillon O'Kelly, du 62ème de ligne, vieillard de soixante-dix ans, le Capitaine-Adjudant-Major des Francs, nommé Kuhn, le Capitaine Gérard du 2ème bataillon du jura.

Ce dernier obstacle est enfin emporté, la retraite continue. Le **Général Bloss**, qui a déjà reçu un coup de feu en défendant de passage, reparaît dans cet instant, sans chapeau, la tête ceinte d'un mouchoir qui bande sa plaie. Escorté de cinq à six hommes, il se dirige vers le pont. **L'Adjudant-Général Savary** court à lui « Viens avec moi, lui dit-il, tâchons de rétablir l'ordre dans la retraite : Non, réponds vivement **Bloss**, il n'est pas permis de survivre à la honte d'une pareille journée ». A peine a-t-il fait quelques pas sur le pont, qu'il est frappé d'un coup mortel, il tombe, et plusieurs de ses camarades voulant venger sa mort, expirent à ses côtés. Ainsi périt l'un des plus vaillants et un des meilleurs Officiers de l'armée.

Le vaillant **Général Beaupuy** se battit ce jour-là avec son intrépidité ordinaire, à la tête de son avant-garde. Au plus fort de la mêlée, deux balles, dont une lui traverse la main et l'autre la poitrine, l'étendent mourant sur le pommeau de sa selle. Emporté par ses soldats, il anime encore du geste les bataillons qu'il traverse, et s'écrie avec un pénible effort « Je n'ai pu vaincre pour la République, je mourrai pour elle ». Transporté dans une cabane, à peu de distance de Château-Gonthier, sur la route d'Angers, on mets le premier appareil sur la plaie et l'on dispose à le transporter plus loin, lorsqu'il dit avec ce calme, qui ne l'abandonna jamais « Qu'on me laisse ici et que l'on présente ma chemise sanglante à mes grenadiers ». Il fut néanmoins conduit à Angers, où put guérir de sa blessure.

Dans cette même bataille, le Sous-officier Beaudouin, du 13ème bataillon des volontaires des Vosges, put sauver le drapeau de son bataillon, en passant à la nage la rivière La Mayenne.

Cette guerre de La Vendée, que plus tard napoléon appela « la guerre des géants », se termina, on le sait le 23 décembre 1793, à Savenay, où les « Héros en sabots » qui cherchaient à repasser La Loire, furent anéantis par les troupes de Kléber et de Marceau.

« Des troupes qui ont battu de tels Français, écrivait un des Généraux Républicains, peuvent bien se flatter de vaincre tous les autres peuples, il me semble à présent, qu'avec le reste de l'Europe nous ne ferons que peloter ».

Héroïques débris des cent mille paysans que l'amour du sol, que la passion de la liberté, mais de la liberté sans tyrannie révolutionnaire, sans proscription, sans échafaud, ont forcés à courir aux armes, ont rendus grands au milieu de toutes les grandeurs de la République, forts au milieu de toutes les forces dont, à cette époque, la France composait un vaste faisceau. Sublimes d'intelligence et de dévouement dans cette immensité d'hommes intelligents et dévoués qui mettaient leur vie au service de leur ambition ou de leur enthousiasme, ces malheureux n'ont pas d'asile pour se cacher, pas de pain pour se nourrir, pas de vêtements pour se garantir du froid.

Ils ont vu incendier leurs chaumières, massacrer leurs enfants, égorger leurs pères. Ils ont entendus leurs frères et leurs amis pousser un long cri de guerre contre le despotisme qu'une fraction de peuple souverain allait faire peser sur eux, et, dans la simplicité de leur foi, ils ont dit :

« Nous sommes un peuple aussi, si l'insurrection a été un droit contre le trône, elle est un devoir contre l'échafaud ».

Et ils se sont insurgés et ils ont été braves parmi les plus braves, humains lorsque l'humanité en leur faveur était un arrêt de mort, et ils ont remporté des victoires, et ils ont essuyé des défaites.

C'était le sort de la guerre.

Mais tout ce qui dépendait de la puissance et de la volonté de l'homme, ils le firent. Et Michelet, l'historien révolutionnaire, a pu dire avec toute justice :

« Il est d'un point de la France où le royalisme fut héroïque « La Vendée ».

Ils ont été libres, quand le pays était enchaîné par la terreur au pied de ses arbres de la Liberté.

Ils se sont donnés pour chef Cathelineau, Henri de La Rochejaquelin, Stofflet, Forestier, Bonchamps, d4Elbée, Lescure, Marigny et Talmond, quand la révolution obéissait à un signe de Carrier, ou tremblait sous l'œil fauve de Robespierre.

Ils ont eu tout le courage de ces invincibles armées qui se ruaient sur l'Europe, tout le courage et l'indépendance en plus.

Ils ont été peuple, lorsque la Convention ne demandait que des esclaves.

C'est pour cela qu'ils sont morts.

Ils ont adoré leur Dieu, lorsque des misérables jetaient sur ses autels la lubricité, qu'ils appelaient le culte de la raison.

Ils ont gardé leur Roy, leurs principes monarchiques, et si Français par conséquent, tandis que la Révolution nivelait tous les rangs, tuait la noblesse, insultait la royauté pour se donner plus tard un nouveau souverain, et pour cacher ses plus farouches amants d'égalité sous les titres de Ducs et de Comtes.

Ils ont légué aux Nations le plus sublime modèle de probité et de foi.

Ils ont combattu toutes les tyrannies ; tyrannie constitutionnellement religieuse en tyrannie politique ; ils sont morts avec les chefs qu'ils s'étaient spontanément choisis, morts en faisant voir ce qu'est une Province qui ne veut pas courber la tête sous le joug, morts comme il est écrit au Ilème livre des Macchabées, en léguant un magnifique exemple de vertu et de courage, morts en répétant le vieux cri de leurs pères :

« ! Dieu, le Roy et la liberté ! »
!! GLOIRE A EUX !!





BONAPARTE et CADOUDAI

Le Combat des Chefs

(Les Chouans c'étaient les Bretons et les Brigands les Vendéens.)

(Bien souvent les Vendéens ont été appelés Chouans par erreur)

Emprisonné en 1793, libéré, **Georges CADOUDAL** a rejoint l'Armée **BONCHAMPS** lors de la « Virée de Galerne », cette expédition qui a conduit les Vendéens jusqu'en Normandie et qui s'est tragiquement terminée dans les Marais de Savenay, près de Nantes.

Rentré en Bretagne, **CADOUDAL** s'est engagé dans les rangs de la Chouannerie (Bretons et non Vendéens). Intelligent et courageux, chaste et pieux, cet homme d'une carrure étonnante et d'une force herculéenne; il possède un cou de taureau, a imposé son autorité dans le Morbihan. En 1794, arrêté et emprisonné à Brest, il s'est évadé, puis a repris le combat. Au printemps 1795, il s'est prononcé pour la poursuite de la guerre lorsque les Thermidoriens ont conclus la paix avec les Chouans. Trêve fragile, rompue en juin 1795, par l'affaire de Quiberon. Faute d'unité de Commandement et faute de confiance envers les Chouans de la part des émigrés que les Anglais ont débarqués, l'entreprise a tourné au désastre.

Mais à la tête de ses 15.00 Paysans-Soldats, **CADOUDAL** n'a pas hésité à prendre à revers les régiments Républicains. En dispersant ensuite ses Hommes à travers la campagne, il les a sauvés. C'est à ce moment – là que c'est construite la réputation du personnage, et que s'est prise l'habitude de le désigner par son prénom : amis ou ennemis, désormais, l'appelleront « **Georges** ».

En 1797, alors que l'opinion était lasse de la Révolution et que les Royalistes marquaient des points, le coup d'Etat de Fructivor, Victoire des Jacobins, a relancé la persécution religieuse et par conséquent ranimé le mécontentement dans les provinces de l'Ouest. En 1798, **CADOUDAL** a donc passé sept mois en Angleterre afin de préparer un nouveau soulèvement, qui a éclaté en 1799, trois semaines avant la prise du Pouvoir par **BONAPARTE**.

Le 23 janvier 1800, cinq jours après l'appel à la soumission lancé par le Consulat, **Georges** et ses Hommes se mesurent aux troupes Gouvernementales au Pont du Loc'h, dans le Morbihan, au cours de ce qui sera la dernière grande bataille de la Chouannerie : 8.000 Paysans affrontent 3.500 Fantassins, Chasseurs et Gendarmes de la garnison de Vannes et d'Auray. Au terme d'un combat acharné, qui fait 300 à 400 morts chez les Royalistes et 300 chez les Républicains, le bilan est indécis, si les Chouans sont Maîtres du terrain, ils n'ont pas battu leurs adversaires.

A l'issue de ce combat sans vainqueur ni vaincu, **CADOUDAL**, rencontre près de Vannes, le 04 février, le Général **BRUNE** et son Chef d'Etat-Major, le Général **DEBELLE**.

« Je suis chargé, déclare ce dernier, de vous offrir de la part du Premier Consul le Grade de Général de Division et un Commandement dans l'Armée de MOREAU; en cas de refus de lui envoyer votre tête.

« Ma tête, rétorque Georges, il faudrait l'avoir et je ne suis pas disposé à la céder ».

Le 12 février 1800, en échange d'une amnistie totale la paix est conclue avec les Chouans de Bretagne. Pressé par **BRUNE**, **CADOUDAL** se résout à participer en compagnie d'autres Royalistes, à une rencontre avec le **Premier Consul**. Le 05 Mars 1800, une délégation comprenant le Général **De BOURMONT**, le Comte de **CHÂTILLON**, le **Chevalier De La – HAYE-SAINT HILAIRE** et **Georges** est reçue aux Tuileries. En fin de journée, **BONAPARTE** écrit à **BRUNE** : « J'ai vu, ce matin, **Georges**, il m'a paru un gros Breton dont peut-être il sera possible de tirer parti pour les intérêts mêmes de la Patrie ».

« Un Gros Breton » l'expression est méprisante. Face à des interlocuteurs qui étaient tous Nobles, à l'exception de **Georges**, le **Premier Consul** s'est rappelé qu'il était le fils de **Charles De BONAPARTE**. Il en a joué dans son opération de séduction des Royalistes, marquant la différence avec **CADOUDAL**, le fils de Paysans, au risque de le braquer.

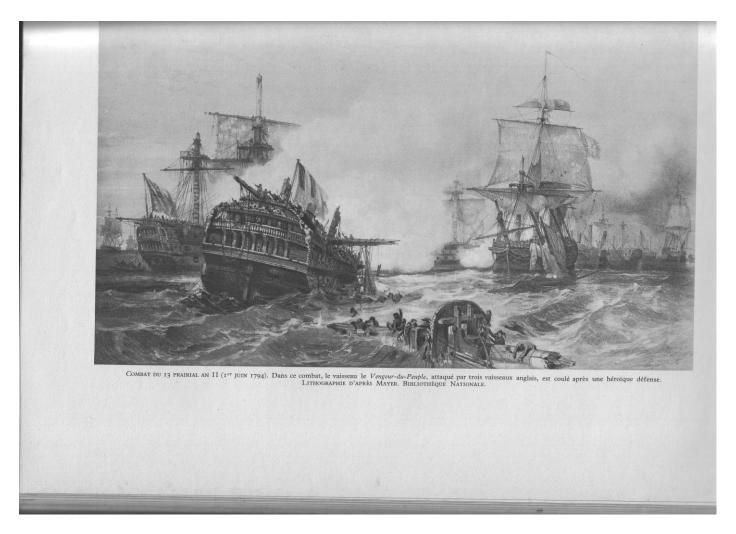
A une date inconnue, peut-être le 29 mars 1800, une seconde rencontre a lieu aux Tuileries entre BONAPARTE et CADOUDAL. Il s'agit cette fois d'un entretien particulier. L'entretien durera une demiheure. Que se sont dit les deux hommes ???La rencontre du Petit Corse et du colosse Breton excite l'imagination. Ce n'est pas un hasard si Alexandre DUMAS, dans les compagnons de Jéhu (1857), a tenté de reconstituer la scène. Dans les faits, on n'en sait que ce qu'ont raconté, après coup, des mémorialistes qui n'ont pas assisté à l'échange historique... BOURRIENNE dans ses mémoires évoque des éclats de voix, Georges marchant de long en large, le Premier Consul tentant vainement de la séduire en lui offrant un Commandement dans les Armées Républicaines, et prenant congé de lui en termes « Vous voyez mal les choses et vous avez tort de ne vouloir entendre aucun arrangement. Mais si vous persistez à retourner dans votre pays, vous irez aussi librement que vous êtes venu à Paris ». CADOUDAL parti, BONAPARTE aurait ajouté ce commentaire « L'exagération de ses principes prend sa source dans de nobles sentiments qui doivent lui donner beaucoup d'influence sur les siens. Il faudra pourtant en finir ».

Une autre version a été recueillie par LAS CASES auprès de NAPOLEON lui-même « Georges eut son tour. L'Empereur dit qu'il tâta toutes les fibres, parcourut toutes les cordes, ce fut en vains. Le clavier fut épuisé sans produire aucune vibration. Il le trouva constamment insensible à tout sentiment vraiment élevé. Georges ne se montra que froidement avide du pouvoir, il en demeurait toujours en vouloir commander ses Cantons. Le Premier Consul, après avoir épuisé toute conciliation, prit le langage du Premier Magistrat.

Il le congédiât en lui recommandant d'aller vivre tranquille et soumis, et de ne pas se méprendre, surtout, sur la nature de la démarche qu'il venait de faire à cet instant (lui offrir un Commandement), de ne pas attribuer à la faiblesse ce qui n'était que le résultat de sa modération et de sa grande force ; qu'il se dît bien, et répétât à tous les siens, que tant que le **Premier Consul** tiendrait les rênes de l'autorité il n'y aurait ni chance, ni salut pour quiconque oserait conspirer ».

Quand l'esprit de **CADOUDAL** au sortir de son entrevue avec **BONAPARTE**, nous en savons que ce qu'en rapporte son ami **HYDE De NEUVILLE**, à qui les Chouans se serait confié au sortir des Tuileries : « Quelle envie j'avais d'étouffer ce petit Homme entre mes deux bras ».

LA MARINE ROYALE A LA REVOLUTION



LA DÉSORGANISATION DE LA MARINE SOUS LA CONSTITUANTE ET LA CONVENTION.

Les Marines de France et d'Angleterre, restées en face à face après la paix de 1783, devaient s'affronter de nouveau. A plusieurs reprises, la guerre faillit éclater et des préparatifs eurent lieu de part et d'autre. En 1788, **Suffren** avait été mis à la tête de l'Escadre armée à Brest, et les hostilités semblaient imminentes, mais l'affaire n'eut pas de suite. Quelques mois plus tard, le Marin décédait d'un accès de goutte sans avoir réalisé son rêve d'un commandement réellement à sa taille.

Mais avant de reprendre la lutte contre l'ennemi, notre marine devait subir une douloureuse épreuve, la Révolution. Dans une organisation aussi particulière, aussi isolée de la Nation, ce bouleversement social allait avoir des répercussions d'une acuité singulière.

Isolé, le « Grand Corps » l'était à la fois par la vie spéciale de sa profession même, et par ses traditions, son orgueil, son esprit de corps exagéré. L'existence du marin a toujours été très différente de celle menée à terre, surtout à l'époque des vaisseaux à voiles. Les longues traversées, les privations, les dangers toujours présents créaient une ambiance unique. Mais surtout la réclusion, le manque de relations extérieures, influaient sur le moral.

Si étrange que cela puisse paraître, à bord d'un navire, dès que les traversées sont longues, chacun se replie sur lui-même. Les long-courriers à voiles ont tous connus ce phénomène bizarre qui pousse les Officiers à regagner leur chambre aussitôt le repas terminé et les hommes à rechercher les coins du pont où personne ne viendra les déranger.

Entre l'état-major et l'équipage, peu ou pas de rapports. Sur un navire, l'officier est tenu à plus de réserve que dans l'armée de terre. Il perdait vite son prestige à agir différemment. Son action près des hommes est donc très délicate, très difficile, et trop souvent l'autorité du chef se manifeste sous la seule forme de la répression. L'Officier de Marine manque également de ces petits moyens dont dispose son collègue de l'armée de terre, il ne peut améliorer l'existence de ses hommes, ni leur nourriture, par sa gestion.

C'est pourquoi, à toutes les époques, sous tous les régimes, dans toutes les Nations, la Marine a été un lieu d'élection pour les agitateurs. La crédulité du matelot, resté un grand enfant aux expressions très vives, les conditions particulières que nous venons de voir, tout est favorable aux menées silencieuses, aux explosions brusques. Dans cette existence exceptionnelle, la Révolution trouve des ferments d'une redoutable virulence.

En 1789, cependant, la marine resta indifférente. De part cet isolement que nous avons vu, le corps des Officiers demeura loin de l'action politique. Plusieurs chefs, **d'Estaing, Latouche-Tréville, Kerguelen, Kersaint**, se montrèrent favorables aux nouveaux principes et se mêlèrent au mouvement. Le reste, à part certains que leurs attaches de famille rendaient solidaires de l'ancien état de choses, ne demanda qu'à continuer le service. Les premiers événements de la révolution passèrent sans les impressionner.

Mais à côté d'eux, la haine veillait. Dans les ports, ouvriers des arsenaux, marchands, petits bourgeois, se rappelèrent les dédains, la hauteur, l'arrogance des Officiers du « Grand Corps ». Sur les vaisseaux, les subalternes, maîtres liés à leur bas grade, « Bleus »arrêtés dès le début de la carrière par leur naissance, matelots assujettis à la dure discipline de l'époque, saluèrent l'avènement des temps nouveaux comme une revanche.

En peu de temps, il n'y eu plus aucune obéissance, aucune subordination dans la marine. Soigneusement attisée par les orateurs des clubs Révolutionnaires, la défiance contre les Officiers devint générale. Ils furent « suspects ». Leur vie ne tarda pas à être menacée.

A Toulon, où les excès furent plus grands que partout ailleurs, le chef d'Escadre, **d'Albert de Rions**, l'ami de **Suffren**, est emprisonné par l'émeute et difficilement délivré par un ordre de l'Assemblée. Quelques mois plus tard, dans le même port, le Capitaine de vaisseau **De Castellet**, commandant en second de la Marine, est attaqué par les ouvriers de l'arsenal traîné sous un réverbère, et sauvé de la pendaison par l'intervention opportune des soldats. A Brest, la foule se porte devant la demeure de **Monsieur De Marigny**, major général, et y dresse une potence. Par hasard l'officier était absent, sans quoi il eut infaillibement péri. Moins heureux devait-être le commandant de la Marine de la Flotte et le major général **De Rochemore**, pendus aux réverbères, le 10 septembre 1792, par la populace Toulonnaise.

Aucun commandement ne put être exercé. D'Albert De Rions, nommé à celui de l'Escadre, à Brest, dut s'éloigner devant les menaces et les insultes proférés par les équipages. Son successeur De Souillac, reçut le même traitement et démissionna. Le capitaine de vaisseau **De La Jaille**, nommé commandement du vaisseau le Duguay-Trouin en partance pour Saint Domingue, ne peut prendre possession de son poste devant l'hostilité de ses hommes. Il faillit être tué à son bord et se réfugia dans un fort où l'on dut l'enfermer pour le protéger. Enfin, l'on vit **Bougainville**, nommé vice amiral, écrire au Ministre : « Mon devoir envers la Patrie me fait une loi de ne point accepter un grade éminent qui serait un grade sans fonction. La discipline militaire, cette discipline sainte, sans laquelle ne peut exister une armée navale surtout, est anéantie. Je chercherai vainement des coopérateurs, les excès des insubordinations consacrée par l'impunité les ont éloignés ».

Beaucoup d'Officiers, en effet, avaient émigré. En janvier 1792, il y avait au port de Brest 361 « absents sans congé » sur les 640 inscrits.

Peu à peu, le mouvement d'émigration gagna et, à la fin de 1792, on peut dire que le « Grand Corps » avait cessé d'exister. La plupart de ces Officiers prirent du service dans les armées étrangères, quelques uns entrèrent dans la Marine Anglaise.

« Cent vingt participèrent à la fameuse expédition de Quiberon en 1794, laissant soixante douze des leurs tombés sous les balles Française ». Le reste végéta dans des emplois subalternes ou en exerçant des professions misérables.

Bien peu rentrèrent en France, soit en 1802, soit plus tard en 1814.

Telle fut la fin du « Grand Corps », amis avec lui disparut la Marine de Louis XVI, cette marine créée par Choiseul, Castries, le Roy et la Nation entière et qui avait su tenir tête à l'Angleterre sous la conduite de Guichen, de De Grasse, d'Estaing et de Suffren.

Il fallait une Marine à La France, tout le monde en demeurait persuadé. Mais sur quelles bases l'établir ?

Pour tous les Capitaines du commerce, anciens « Officiers Bleus » pour la plupart, ayant gardé un médiocre souvenir de leur passage dans le grade de Sous-lieutenant de Vaisseau, une solution s'imposait, la fusion absolue avec la Marine Marchande. Toutes les rancœurs, toutes les avanies d'autrefois ressortaient, et ce n'était plus seulement le « Grand Corps » qu'il fallait supprimer, amis la Marine Militaire elle-même, remplacée par une « Marine Nationale » dont le personnel passerait des vaisseaux sur les bâtiments marchands et inversement.

Des esprits éclairés, **Malouet**, ancien intendant de la marine, **De Champagny**, major de Vaisseau, **De Lacoudraye**, Lieutenant de vaisseau essayèrent de combattre cette dangereuse théorie à la tribune de l'Assemblée.

Ils nièrent l'identité, entre un navire de commerce et un vaisseau de guerre et montrèrent quelques inconvénients devaient en résulter d'une si monstrueuse erreur. Rien n'y fit, et le corps de La Marine, l'ancien « Grand Corps », fut supprimé le 1er mai 1791.

En 1793, la France se trouva dans une terrible situation. Au désordre intérieur, vingt six départements étaient en insurrections, s'ajoutait la pénurie financière la plus complète, à l'extérieur l'Europe entière se dressait contre nous.

Un millions d'hommes se leva pour aller aux frontières, **Carnot**, « l'organisateur de la victoire » sut trouver des chefs, une stratégie audacieuse, offensive, une tactique nouvelle, l'attaque par grandes bandes de tirailleurs triomphé des vieux principes s'adaptant aux qualités d'élan de nos jeunes troupes. L'invasion recula, la Patrie fut sauvée. Sur mer, ni l'enthousiasme, ni l'ardeur ne pouvaient suppléer au manque de personnel et à l'état de nos vaisse aux.

Les Anglais ne se hâtèrent pas d'ailleurs de mettre leurs propres forces. En juillet 1793 seulement **l'Amiral Howe** croisa dans la manche avec50 vaisseaux. Puis voyant l'inutilité d'entretenir une pareille escadre, nos ennemis la firent rentrer et ne conservèrent plus que quelques croiseurs en observation devant nos ports.

La Méditerranée, d'où elle avait été exclue après la guerre d'Amérique, tenait d'avantage l'Angleterre. En avril 1793, l'escadre de l'Amiral Hood passait Gibraltar et venant rôdé devant la côte de Provence. La terreur avait amené dans ces populations exaltées beaucoup d'excès, et les habitants paisibles supportaient impatiemment la tyrannie des clubs. Toulon finit par se soulever, chassa la municipalité, puis, devant l'approche des troupes conventionnelles du Général **Carteaux**, appela la flotte Anglaise, qui vient mouiller en rade le 23 août. La République fut abolie et Louis XVII proclamé.

Les Anglais de **Hood** ne s'attardèrent pas à ces subtilités politiques. Loin de prendre en garde la ville de Toulon et son arsenal pour les restituer à leur souverain légitime, ils se conduisirent en conquérants, s'emparèrent des magasins, des vaisseaux, et prirent dans l'arsenal tout ce qui pouvait leur convenir.

Les forces Républicaines accourues avaient mis le siège devant la place. Le **Général Dugommier** commandant en chef, il eut la sagesse d'écouter les conseils d'un Officier d'artillerie, **Bonaparte**, qui désigna comme points d'attaques le fort du « **petit-Gibraltar** » et la batterie « **de l'Eguillette** ». Ces positions occupées, la rade devenait intenable pour les vaisseaux, canonnés à bonne protée par les batteries de fort calibre. Les malheureux Toulonnais compromis s'entassèrent sur les vaisseaux de **Hood**, pendant que l'arsenal, incendié par le **Capitaine Sydney Smith** éclairait de ses flammes l'horreur de cette fuite.

Hood se rendit alors aux îles d'Hyères, où l'escadre Anglaise séjourna quelques temps. La Corse, sous l'énergique direction de **Paoli**, se soulevait et appelait les Anglais. L'occasion de s'emparer de cette île, d'avoir ainsi une base d'opérations parfaite, avec des mouillages excellents, s'offrait trop belle pour la laisser échapper. L'Amiral Britannique était tout prêt à l'action, il avait à son bord des troupes suffisantes depuis l'évacuation de Toulon, il les conduisit à Paoli.

Le **roi Georges III** fut proclamé Roi de Corse et, après de nombreux combats, la dernière garnison Française de l'île, celle de Calvi, se rendit le 21 août 1794. L'Angleterre était redevenue une puissance méditerranéenne (J. Tramond, op.cit.).

Depuis 1790 le drapeau tricolore était adopté par l'armée, mais pas par la Marine. Les Officiers du grand corps, encore nombreux au début de la Révolution s'étaient obstinés à conserver le drapeau blanc. Devant l'opinion publique soulevée, il avait fallu céder, et le pavillon blanc de la marine avait reçu dans son angle supérieur un quartier tricolore, le rouge près de la drisse. Jusqu'en 1794, ce pavillon subsista. Il y avait plus d'un an que la royauté était abolie. Nos vaisseaux portaient toujours des couleurs où le blanc dominait. Cependant à cette date, le Grand Corps était loin, mais, chose curieuse, son esprit particulariste avait survécu. Ce n'était plus la conviction Monarchiques, dispersées au vent de l'émigration, mais le goût de se distinguer qui engageait la marine à conserver jalousement son enseigne spéciale.

En hardis, les Anglais débarquent à Quiberon. Mais comme toujours, cette expédition conduit à un échec, mal orienté, sans liaison avec les chefs royalistes Vendéens, le corps de débarquement composé d'émigrés Français, dont cent vingt étaient d'anciens Officiers de la Marine Royale, fut en fin de compte abandonné par l'escadre Anglaise et cerné dans la presqu'île par les Républicains du Général Hoche. Les prisonniers furent tous passés par les armes. « le sang Anglais n'a pas coulé, dit à ce sujet un Ministre Anglais, Oui lui répondit Sheridan, c'est l'honneur Anglais qui a coulé par tous les pores.

Sources : Archives de l'histoire de la Marine Française – Archives de Crétineau-Joly – Archives de l'Histoire de notre armée – Archives Nationales – Connaissances personnelles par mes origines Vendéenne et Deux-Sévrienne dont mes ancêtres ont participé à ces combats.

Contenu protégé par : ISBN 978 - 2 - 310 - 00692 - 7, seule la couverture est changée car ce livre est l'original non corrigé.